



**LIVRES**  
Maya Ombasic,  
style et profondeur  
Page E 3



**CINÉMA**  
L'univers  
des Trois P tits Cochons  
Page E 8

CAHIER

# LIVRES ET CULTURE



Guylaine Tremblay incarne la figure centrale du dernier film du réalisateur Bernard Émond, *Contre toute espérance*.

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

## Le silence de Dieu, la parole d'un cinéaste

*Contre toute espérance*, le nouveau film de Bernard Émond, sort vendredi prochain

ANDRÉ LAVOIE

**E**n ce moment même, le cinéaste Bernard Émond ainsi que Guylaine Tremblay et Guy Jodoin, les deux principaux comédiens de son dernier film, *Contre toute espérance* (sortie: vendredi 17 août), attendent fébrilement le résultat des délibérations du jury du Festival de Locarno, en Suisse. Pour le réalisateur, l'événement situé au pied des Alpes fut, il y a deux ans, un véritable porte-bonheur accroché au premier volet de sa trilogie, *La Neuvaïne*: trois prix prestigieux, dont celui du meilleur acteur à Patrick Drolet. Avant leur départ, Bernard Émond et Guylaine Tremblay évoquaient leurs attentes, leurs espoirs, pour un film peu bavard qui parle abondamment du silence de Dieu...

Traiter des vertus théologales (la foi, l'espérance et la charité) sur grand écran, n'est-ce pas téméraire? Bernard Émond ne voyait pas la chose comme un défi mais comme une nécessité, celle de renouer avec la transcendance à une époque basement matérialiste. Et une fois de plus, il tient à préciser qu'il est non-croyant tout en revendiquant haut et fort son héritage catholique.

*La Neuvaïne* décrit le passage à vide d'une femme, interprétée par Elise Guilbault, voyant son existence et ses certitudes s'écrouler après un terrible drame;

lui faudra la main tendue d'un jeune inconnu porté par une ferveur religieuse un peu naïve. La figure centrale de *Contre toute espérance*, Réjeanne, incarnée par Guylaine Tremblay, ne possède pas cette candeur spirituelle, simplement portée par l'amour de son conjoint (Guy Jodoin), minutieuse dans son boulot de téléphoniste. Mais voilà que le destin frappe, et deux fois plutôt qu'une: son compagnon est victime d'un AVC qui le rendra invalide et elle-même subit une cruelle attaque, celle des licenciements massifs pour la satisfaction des patrons et des actionnaires. Leur petit bonheur, prenant la forme d'une jolie maison de campagne, va peu à peu s'effondrer. Du sang sera aussi versé...

Dans un moment charnière du film, Réjeanne, cette femme de peu de mots, pénètre dans une église vide et silencieuse. Est-ce là qu'elle trouvera réponse à ses souffrances? Dans l'univers de Bernard Émond, rien n'est moins sûr. «Elle est face au silence de Dieu, af-

firme le cinéaste. D'ailleurs, dans la séquence suivante, son mari fait une crise pire que la première... Mais elle n'est pas la seule à être confrontée à ce silence, les croyants conséquents le sont aussi. Si Dieu se tait devant les camps de concentration, à plus forte raison devant nos petites vies...»

**Émond déplore que l'économie soit devenue une nouvelle religion**

En fait, Émond tient moins à discuter sur les lois divines que sur celles qui régissent — ou pas... — le sacro-saint marché, déplorant que l'économie soit devenue une nouvelle religion. Et les démons de la mondialisation qui s'affairent à broyer des sans-voix comme Réjeanne lui semblent bien plus condamnables. «*La Neuvaïne fut lu de manière différente par les croyants et les non-croyants, mais il y avait convergence sur la quête de sens. Dans Contre toute espérance, j'affirme que l'économisme triomphant laisse peu de place à l'espoir. On est revenus à la fatalité des Grecs: ça n'a pas de bon sens! Les gouvernements disent qu'ils ne peuvent plus gouverner tandis que les néolibéraux nous promettent la liberté individuelle, qui aboutit forcément à la fatalité. Et cela conduit au cynisme: le mal existe, on n'y peut rien, alors organisons notre petite vie... La solidarité, la justice sociale, voilà des choses dignes de foi qui*

repoussent la fatalité; on n'a pas besoin de croire en Dieu pour ça.»

**Un cinéma de l'épure**

Pour bien marquer la cohérence de son discours de citoyen mais aussi de cinéaste, Émond pratique toujours un cinéma de l'épure, précisant «qu'il n'y a pas de gras dans [ses] films». Une spectatrice avait d'ailleurs qualifié *La Neuvaïne* de «chapel»; le temps des cathédrales cinématographiques, très peu pour lui. «*Diriger des mouvements de foule, ça ne m'intéresse pas, précise-t-il, et même comme spectateur.*» Son luxe, c'est bien sûr de tourner sans compromis avec des acteurs qu'il aura d'abord rencontrés en audition, longuement, et avec qui il aura répété avant le tournage, une denrée rare au cinéma. C'est d'ailleurs ainsi, en préparation de *La Neuvaïne*, qu'il a fait la connaissance de Guy Jodoin, dont il se souviendra du sérieux et de la présence. *Dans une galaxie près de chez vous? Sur-crê Salé?* Pour Bernard Émond, la télé, connaît pas...

Pour Guylaine Tremblay, ce fut ses quelques scènes, lumineuses et vibrantes, dans *20h17 rue Darling* qui ont poussé le cinéaste à écrire pour elle le rôle

VOIR PAGE E 2: ÉMOND

**JE RÉVISE EN VACANCES**  
24 devoirs de vacances  
24 devoirs de vacances, en français et en mathématique, de la 1<sup>re</sup> à la 6<sup>e</sup> année  
9.95 \$ le cahier

**Je révise en vacances**

Un petit programme de révision pour l'été!  
24 devoirs de vacances, en français et en mathématique, de la 1<sup>re</sup> à la 6<sup>e</sup> année  
9.95 \$ le cahier

TrécaTré  
QUEBECOR MEDIA  
Québec



«C'est à toi de jouer.»

Dans cette phrase, quel est le sujet?

- a. C'
- b. toi



Réponse: a. C'

## CULTURE

## Voyage dans le temps



Odile Tremblay

À u début de juillet, j'étais au musée Pointe-à-Callière, bouche bée devant l'expo *Premières Nations, collections royales de France*, un prêt du musée parisien du quai Branly. Quatre-vingt-cinq artefacts amérindiens issus des collections d'aristocrates français des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles y sont présentés jusqu'au 14 octobre. Par ici les coiffes à plumes et à cornes, les calumets, les mocassins à pattes griffues d'ours, les spectaculaires peaux peintes: vêtements et objets venus d'une ère où les autochtones régnaient sur les terres et les eaux. Ultimes témoins de leurs us et coutumes en Nouvelle-France et au début du règne britannique. Ici, des traces anciennes se sont effacées... Ces trésors amérindiens d'hier ont retraversé l'Atlantique, quelques siècles après leur cueillette, tels des revenants. Pour hanter nos mauvaises consciences, sans doute.

Jeudi dernier, la Journée internationale des populations autochtones était célébrée à travers le monde. Or le gouvernement canadien s'oppose toujours à l'adoption de la déclaration sur leurs droits à l'autodétermination. Passé et présent ne sont pas si éloignés, tout compte fait...

Mais il faut parfois se rendre au bout du monde pour effectuer un vrai saut dans le temps. Deux semaines après ma visite au musée montréalais, transportée dans l'Etat du Sarawak sur l'île de Bornéo, j'ai cru sentir battre le pouls des anciens autochtones des Amériques. De leurs lointains cousins, à tout les moins.

Les Ibans, la plus importante tribu du Sarawak, longtemps célèbre pour ses guerriers chasseurs de têtes, vivent encore dans des maisons longues, comme les anciens Mohawks d'ici. Certaines habitations sont plantées en pleine jungle, sur pilotis, tout en bois

(de vrais nids à feu; survivront-elles longtemps?). Plusieurs familles s'entassent dans ces demeures allongées. Les pièces privées sont situées au fond, mais la grande véranda au premier plan sert d'espace communautaire. Les crânes des anciens adversaires pendent encore du plafond, puissances protectrices tutélaires qu'on regarde d'un œil crispé dans leurs cages.

Plusieurs chefs des maisons longues refusent l'intrusion des étrangers, aux cadeaux de Grecs. Mais certains d'entre eux les accueillent contre argent sonnant et des sacs de bonbons qui font pourrir les dents des enfants. Des Ibans viennent alors nous chercher en pirogues à moteur, à travers les méandres des rivières au milieu de la jungle. Danses et costumes traditionnels sont au programme.

## Vorace industrie touristique!

N'empêche: les trésors des Ibans sont toujours bien vivants, les croyances animistes aussi. Des coiffes à plumes (semblables à celles des tribus de l'Ouest et des plaines nord-américaines) aux sarbacanes (identiques à celles des Indiens d'Amazonie) en passant par les danses et les pratiques chamaniques, tant de parallèles s'imposent entre leurs modes de vie et les traditions des Amérindiens d'Amérique qu'on sort de là tout troublé...

Lorsque James Brooke, un aventurier britannique, hérita du Sarawak au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il offrit aux tribus locales des colliers de pacotille, comme avant lui les Français accostant sur les rives du Saint-Laurent au XVII<sup>e</sup> siècle. Mesquins et éternels, ces appâts marchandés par la soi-disant civilisation aux peuples qui les accueillent! Des perles de verre ornent aujourd'hui les colliers des tribus de Bornéo comme jadis ceux des Premières Nations d'Amérique. Les mêmes causes produisant les mêmes effets. Mais il y a plus. D'anciens liens de parenté, peut-être...

Là-bas, le guide assurait que des tribus de Bornéo fabriquent des capteurs de rêves, aux mêmes formes et aux mêmes plumes que nos Indiens d'ici. Comme un tas de capteurs de rêves certifiés chez nous «pur autochtone» sont manufacturés en Chine et mondialisés à tout vent, leur origine réelle paraît toutefois bien nébuleuse. N'empêche! Tous ces points communs...

Les Premières Nations américaines proviennent de l'Asie, soit, mais de manière plus précise, des groupes fondateurs seraient-ils originaires de l'île de Bornéo?



Chef iban exécutant une danse dans sa maison longue.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Mirage ou vraie filiation? Là-bas, j'ai eu l'impression de trouver un de leurs berceaux.

Derrière les vitrines poussiéreuses d'une brocante, parmi les pièces d'inventaire d'un guerrier iban décédé, une massue casse-tête identique à celle qui m'avait terrifiée à l'expo montréalaise était accrochée. Plus loin, une peau et une griffe d'ours témoignaient du courage de leur chasseur. J'ai marchandé la griffe

d'ours, touchant du doigt, à travers elle, l'âme des guerriers d'antan et d'aujourd'hui, de là-bas et d'ici. Ours pour ours, qu'importait au fond le terrain de chasse? Au retour, le temps et l'espace s'étaient superposés en un étrange Bornéo, P.Q., où m'accueillirent en rêve les premiers habitants de mon pays.

otremblay@ledevoir.com

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Thomas Bernhard, l'Autrichien extrême

MICHEL LAPIERRE

Dans un entretien inédit publié en allemand et en anglais à la fin de l'an dernier, Thomas Bernhard (1931-1989) se défendait, devant la critique Werner Wögerbauer, de mordre la main de celui qui l'avait nourri lorsqu'il traitait Heidegger de «faible d'esprit préalpin». Il soutenait que le philosophe, au lieu de le nourrir, s'était empiffré des apports d'autrui pour se rendre malade et «exploser» dans une prose dénuée de rythme.

On reconnaît là le ton morose et impitoyable de l'écrivain autrichien, qui résumait comme suit son expérience journalistique des années 50, si formatrice à ses yeux: «J'exagère toujours et partout.» C'est la formule que le germaniste Jean-Marie Winkler cite dans la préface éclairante des *Récits (1971-1982)* de Bernhard, onze œuvres que Gallimard a, pour le lectorat francopho-

ne, rassemblées autour du thème de l'autobiographie en enrichissant la collection Quarto.

Le recueil a l'avantage de montrer que, derrière l'insolence et la misanthropie de Bernhard, se cache une solidarité inattendue. «Nous nous reconnaissons en tout être humain, peu importe qui il est, et nous sommes condamnés à être chacun de ces êtres humains, tant que nous existons», affirme le narrateur adolescent de *La Cave*.

Si on se laisse ému par l'humilité autant que par la générosité du propos, il ne faut pas oublier que de petits mots insidieux, comme «condamnés» et «tant que nous existons», font du style de Bernhard une musique austère où se glissent des fléchettes empoisonnées. Pour l'enfant naturel qui grandit dans des foyers d'accueil à l'ombre d'une mère tour à tour domestique et courtisane, et d'un père presque inconnu, simple menuisier sans domicile

fixe, la vie a tous les aspects d'une condamnation.

Seul son grand-père maternel, écrivain paysan de quelque notoriété, apporte l'indispensable réconfort moral et intellectuel au jeune Bernhard, pour qui l'obscurantisme catholique s'allie au nazisme dans une Autriche hostile au génie. En se mariant en 1936 à un garçon coiffeur qu'elle donne comme tuteur à l'enfant, la mère n'apporte qu'un surcroît de malheur à celui qui, dès l'âge de sept ans, tente de se suicider.

Tandis que l'attachement de Bernhard à l'universalité de la condition humaine a quelque chose de malicieuse, puisqu'il résulte d'une obligation pénible et fatale, l'obsession du suicide devient un leurre, car elle est sans cesse contrebalancée par une faiblesse de caractère qui permet un drôle de pis-aller: la survie. Le récit *Le Froid* exprime on ne peut mieux

l'ambivalence de la tendance suicidaire de l'écrivain.

«Toute ma vie, nous y confesse le narrateur, j'ai été d'une curiosité impudente, cela m'a toujours empêché de me suicider [...] Je n'ai rien admiré davantage que ceux qui se suicident. Ils me dépassent en tout...» La honte et la pauvreté originelles, que le succès littéraire et l'aisance financière ne réussissent pas à faire oublier, se trouvent décuplées par la maladie pulmonaire incurable qui affecte Bernhard.

«La sexualité ne m'a jamais intéressé», dira l'homme au souffle court, qui mourra prématurément à 58 ans, mais après avoir écrit un chef-d'œuvre: *Le Neveu de Wittgenstein*. Dans ce récit autobiographique, qui n'est pas sans rappeler *Le Neveu de Rameau*, où Diderot dépeignait, avec une admiration à peine dissimulée, le parent excentrique et déchu du musicien français, Bernhard brosse le portrait de son

meilleur ami: le parent appauvri et déséquilibré de l'illustre et troublant philosophe issu de la haute société autrichienne.

Il fait de la folie de Paul Wittgenstein, son seul véritable confident, et de ses propres troubles pulmonaires une maladie unique qu'il appelle sa «source de vie» en l'associant à la passion que partagent les deux hommes: la musique, en particulier celle de Mozart.

Sans qu'il ose le reconnaître, l'amitié avec le grand bourgeois viennois, ce mondain désargenté dont la vie «était un opéra», le bouleverse. De manière tout intime, elle le transforme en Autrichien extrême dans un pays ancestral qu'il a pourtant l'honneur et le plaisir de détester.

La démesure de l'ami Paul, philosophe amateur et mélomane, représente la folie de l'âme germanique, maladie que Bernhard associe à la tête de Nietzsche et même à la sien-

ne: «Toutes ces têtes folles et philosophiques ont fini par éclater: parce qu'elles ne pouvaient pas jeter assez vite par la fenêtre tous les trésors de leur esprit.»

S'il finit par avoir peur de son meilleur ami au point de le laisser mourir dans la solitude, l'écrivain avoue que c'est «par un bas instinct de conservation» qu'il juge imparadisable. Lorsque son alter ego l'étreignait sans fin, comme seuls les fous savent le faire, Bernhard se sentait attiré, à n'en pas douter, vers un gouffre mortel: celui de l'Autriche, déchirée entre les deux monstres antithétiques à qui elle a donné naissance: Mozart et Hitler.

Collaborateur du Devoir

RÉCITS (1971-1982)

Thomas Bernhard  
Gallimard, coll. «Quarto»  
Paris, 2007, 952 pages

## LITTÉRATURE CANADIENNE

## Le jardin de l'architecte

Katia Canciani signe avec ce premier roman pour adultes une œuvre d'une grande fraîcheur, émouvante et sensible

SUZANNE GIGUÈRE

C'est par le mot symbolique «jannah», dont le sens littéral en arabe est «jardin», qu'est évoqué de multiples reprises dans le Coran le paradis. Jardins ombragés, étendus, luxuriants, agrémentés de fontaines rafraîchissantes et de bassins d'ornement où se reflètent bâtiments et verdure. Jardin des délices, symbole de la paix suprême, où l'on ne ressent nulle fatigue, nulle lassitude. Point de rencontre métaphorique entre le matériel et le spirituel.

Grenade est la ville dont on rêve et où l'on rêve. Sur la page couverture d'*Un jardin en Espagne*, une huile sur toile de Juan Nunez-Romero, *Cortes Rincon del Generalife*, nous introduit dans la splendeur des merveilleux jardins du Généralife de Grenade, situés sur un flanc de colline à quelques centaines de mètres à l'est des murailles de la cité de l'Alhambra, joyau de l'art nasride (dynastie arabe du royaume de Grenade), déclarée «patrimoine de l'humanité» par l'UNESCO en 1984.

## Une tonnelle de lauriers roses

Au mitan de sa vie, Maria, artiste-peintre, parcourt les allées du Généralife à la rencontre d'elle-même. Au même moment, Aben Walid Ismail (1319), l'architecte de ce jardin près de sept fois centenaire, la suit des yeux et s'attache à elle. Au fil de la promenade, les souvenirs personnels de Maria se

mèlent à l'histoire du célèbre jardin espagnol. Les décors qui l'entourent et les sentiments qui la traversent s'interpénètrent avec une fluidité étonnante.

Le Généralife est une résidence campagnarde où les sultans du dernier royaume maure d'Europe occidentale, vaincus par les rois catholiques en 1492, aimaient se délasser. Dans ces jardins où se combinent les parfums, les sons et les images, l'architecte Ismail observe Maria. À travers les dédales verts, elle marche lentement, s'imprègne du passage du temps, ignorant les commentaires anodins des touristes pressés. Enveloppée par une brume de fragrances, soudain c'est l'enchantement devant les arcs liquides qui retombent dans un bassin et la lumière qui se décompose dans la vapeur. Maria se souvient...

Des années d'enfance «gorgées de rires francs», du grand-père malade qu'elle pensait guérir «avec de l'amour», des lettres de l'oncle Juan envoyées du monde entier, de l'amie d'enfance à l'imagination sans borne, de la découverte, grâce aux livres, des grands peintres, de l'amour de sa vie, Issa, de leurs trois enfants.

D'escalier en mirador, de tour en palais, Maria «des doigts lit les murs, des yeux peint le paysage». Au Généralife, chaque détail est conçu avec un raffinement inouï, comme ces rampes de pierre creuse aux contours irréguliers (on dirait l'architecture de Gaudi plusieurs siècles avant) où dégringolent des

rigoles d'eau fraîche. Par-dessus les murs, Maria aperçoit sur la colline voisine les bâtiments de l'Alhambra avec ses couleurs ocre et ses toits chauds bordés de longues allées de cyprès et, au second plan, les neiges éternelles de la Sierra Nevada. À la tour d'Ismail, l'architecte remarque le front de Maria. Il s'est assombri. Des pertes successives, dont celle d'Issa, et la dépression qui faillit engloutir la vie de Maria refont surface.

L'air frémit, libère un bouquet aux multiples senteurs. Maria atteint le palais d'été du Généralife (dont le nom proviendrait du nom arabe de l'ensemble: *Jannal-arif*). Depuis le patio allongé pourvu d'un canal entouré de petits jardins qui lui confère un charme particulier, la promeneuse découvre une vue légèrement plongeante sur la cité de l'Alhambra et une magnifique vue sur la ville de Grenade. L'air détendu, Maria pénètre dans la salle royale. Elle examine les céramiques du plancher et pense à Issa qui l'aurait incitée à regarder la voûte: «Lève les yeux, Maria. C'est là que l'art s'envole.»

L'architecte qui a construit le Généralife a toujours gardé un œil sur son œuvre. Au long des sept siècles de son histoire, les jardins ont été saccagés, détruits, remodelés. Et même si «de la pureté originelle, rien ne demeure ou si peu», il constate que les jardins restent empreints encore aujourd'hui de cette poésie de la nature célébrée dans le Coran. À la fin de sa promenade, Maria, abreuvée

d'émotions, semble, comme l'architecte, habitée d'une foi nouvelle: «La fin d'une ère, la mienne, marquait aussi le début d'une autre.» Sous une tonnelle de lauriers roses, une feuille de laurier tombe près d'elle, lentement, frôle le bout de ses doigts.

## Une grande portraitiste

Pas besoin de photos pour ajouter à l'émerveillement d'*Un jardin en Espagne*. La romancière s'avère une grande portraitiste. Son style évocateur transporte le lecteur dans la beauté des lieux. S'il est attentif, il pourra peut-être entendre les pas de la sultane sur les marches de marbre ou la feuille d'un pistachier atterrir dans le bassin d'une fontaine.

Lauréate du Prix des lecteurs Radio-Canada 2007 pour *Un jardin en Espagne*, Katia Canciani signe avec ce premier roman pour adultes une œuvre d'une grande fraîcheur, émouvante et sensible, sur la remontée vers la lumière d'une femme blessée par la vie, dans l'un des plus beaux jardins du monde. L'auteure, qui réside en Nouvelle-Écosse, a également signé quatre romans jeunesse.

Collaboratrice du Devoir

UN JARDIN EN ESPAGNE:  
RETOUR AU GÉNÉRALIFEKatia Canciani  
Éd. David, coll. «Voix narratives  
et oniriques»  
Ottawa, 2006, 246 pagesGuylaine Tremblay dans *Contre toute espérance*

BERNARD ÉMOND

## ÉMOND

SUIVE DE LA PAGE 1

de Réjeanne. En tête d'affiche au cinéma pour la première fois, c'est surtout le plaisir de renouer avec Bernard Émond, et celui «de participer à une aventure, un projet commun», qui l'emballait. «J'aurais trouvé ça affolant si ça m'était arrivé il y a 15 ans, affirme la vedette du téléroman *Annie et ses hommes*. En vieillissant, comme acteur, on devient de plus en plus humble.»

Guylaine Tremblay aime d'ailleurs beaucoup l'humilité de cette femme qu'elle fait vivre à l'écran et se dit surprise qu'Émond ait pu voir au-delà de sa personnalité d'actrice d'allure «méditerranéenne», à l'opposé de Réjeanne. «C'est une douce battante», ajoute Guylaine Tremblay, «une force tranquille qui ne lâche pas. C'est extraordinaire d'incarner, en si peu de mots, son courage et sa di-

gnité. Je l'aurais souvent prise dans mes bras, Réjeanne...»

Alors que l'actrice ne cachait pas son excitation de s'envoler pour Locarno, Bernard Émond, heureux de renouer avec un festival dont il partage la rigueur artistique, se sentait moins à l'aise. «Toute l'agitation autour de la sortie d'un film, ce n'est pas ce que je préfère. Mais ça vient avec le territoire. Tu veux aller à la pêche? Il y a des mouches!» Peu importe les cogitations du jury — même s'il avoue espérer beaucoup pour ses deux acteurs principaux —, Bernard Émond souhaite établir un nouveau dialogue avec ses compatriotes, comparable en qualité à celui qu'avait suscité *La Neuvième*, à la surprise générale. Avec *Contre toute espérance*, tous les espoirs sont permis.

Collaborateur du Devoir

LIVRES

# Cuba-Montréal, Montréal-Cuba

## Elle s'appelle Maya Ombasic et écrit vraiment



Danielle Laurin

Un pied dans l'été, l'autre dans la rentrée? C'est les temps où jamais. Place à la découverte. Elle s'appelle Maya Ombasic, n'a pas encore 30 ans. Elle étudie en philosophie. Et elle écrit. Mais écrit vraiment.

Du style, je vous dis. Du souffle. Et de la profondeur. De la sensualité, aussi. Beaucoup. Son premier livre débarque en librairie cette semaine. *Chroniques du lézard*.

Dès la première phrase, on sent, on voit. On est là et pas ailleurs. «*La Havane dormait, vêtue de sa robe coloniale*». Et c'est parti. Un monde s'ouvre à nous. Celui d'une île paradisiaque en décrépitude. Celui d'une humanité blessée, désespérée. Mais qui ne peut empêcher son âme de vibrer.

Là débarque une jeune femme, après une absence de quatre ans. Une jeune femme qui vit maintenant au Québec. Et qui est déchirée entre ses racines profondes, son identité cubaine, et la vie qu'elle s'est construite ailleurs. Étrangère dans son pays, étrangère parmi les siens: voilà comment elle se sent.

Les voisins, les amis, la parenté, tous veulent lui faire plaisir. Tous l'envient, aussi. Les discussions n'en finissent plus. L'ambiance est lourde, malgré le plaisir des retrouvailles. Comment faire autrement: «*A Cuba, quand on se met à énumérer tout ce qui ne va pas, il y a de quoi rester déprimé jusqu'à la fin des temps*».

Les demandes qu'on lui adresse se multiplient. Ne pourrait-elle pas trouver une belle petite épouse québécoise à cet ami-là? «*Car l'amour et le passeport font bon ménage*», il est permis de l'espérer, non?

Elle se questionne. Qu'est-ce qui a changé: son pays ou sa façon de le voir? Les autres ou elle-même? Et qui est-elle vraiment au fond? Où est sa place? Ça la taraude. Ça la bouleverse.

Dans la moiteur du climat tropical qui l'enveloppe. Devant la mer immense. Dans les bars animés où monte la musique. Même quand le danger pointe, quand la violence de quelques brigands sans scrupules s'abat sur elle. Partout, tout le temps, elle se demande quoi faire. Rester ou partir?

Repartir pour mieux revenir, voilà. Voilà ce qu'elle fera. De toute façon, il lui reste encore un mystère à éclaircir. Pourquoi sa mère l'a-t-elle laissée partir, pourquoi l'a-t-elle donnée en adoption à «*une danseuse cubaine partie faire carrière en Amérique du Nord*»?

Elle reviendra, oui. Il lui faut à tout prix comprendre le geste de sa mère. Fin de l'histoire. Déjà? On aurait aimé que ça continue. On aurait souhaité comprendre nous aussi... Non.

On change d'histoire. De personnages. De narrateur. Mais pas d'endroit. On est toujours à Cuba. Où la même question revient: partir ou rester? Mais cette fois, c'est une histoire d'amour tragique qui se joue.

Et ainsi de suite. Il y a sept histoires en tout. Sept nouvelles qui contiennent en elles-mêmes des germes de romans. Toutes écrites au passé, toutes empreintes de nostalgie. Et déchirantes au possible.

Il y a cette mère dévastée par le départ de son fils, à qui elle a consacré sa vie. Lui, amoureux de la mer, comme son père avant lui. Son père mort dans un naufrage. La mer avalera-t-il aussi le fils?

Il y a cet homme, un Québécois, qui a marié une Cubaine. Qui l'aime plus que tout mais à qui elle a menti,



PHILIPPE GUAY

Née en ex-Yougoslavie, Maya Ombasic vit aujourd'hui à Ottawa.

qu'elle a trahi. Il y a cette jeune femme métissée partie sur les traces de son père inconnu qui renouera avec ses racines.

Il y a toutes sortes de destins brisés dans ces histoires-là. Parfois, on se croirait dans une fable. Un conte merveilleux où la magie s'installe, avant que ça ne tourne au cauchemar.

Au détour, on croise Hemingway, García Márquez, Baudelaire... Et même si elle n'est pas citée, on ne peut s'empêcher de penser à Zoé Valdés et au *Néant quotidien* qui l'a révélée.

Chose certaine, on navigue toujours en haute mer. À peine quelques accalmies, le temps de reprendre son souffle, ses esprits, avant de replonger. De toucher le fond. L'abîme. Le mal-être.

C'est noir, oui. Mais avec des éclaircies. Et partout, une touche d'étrangeté qui s'insinue. Cette façon de raconter les choses qui ne dit pas tout, en dévoile juste assez. Cette façon aussi de lier le destin collectif d'un peuple avec les quêtes personnelles de chacun.

Cette façon de parler de l'amour, surtout, de l'absolu de l'amour. Un pur délice... qui chavire. Comment dire? On souhaiterait prolonger le plaisir. On en voudrait plus, plus, plus. Encore.

Bref, on reforme à regret *Chroniques du lézard*. C'est bon signe, non? Bravo aux Éditions Marchand de feuilles pour leur rôle de défricheur de talents. On a envie de la suivre, cette Maya Ombasic.

Soit dit en passant, elle est née en ex-Yougoslavie. Elle a fui son pays à l'âge de 12 ans, avant de trouver refuge en Suisse. Puis à Cuba. Elle habite aujourd'hui Ottawa... où elle écrit. Mais écrit vraiment.

Collaboratrice du Devoir

CHRONIQUES DU LÉZARD

Maya Ombasic  
Marchand de feuilles  
Montréal, 2007, 121 pages

LA PETITE CHRONIQUE

## Solitudes inquiétantes

Gilles Archambault

On peut être amoureux fou des animaux sans priser pour autant les bestiaux. La vue d'un chat, quel qu'il soit, me ravit de façon déraisonnable, mais je parviens difficilement à lire Léautaud, que pourtant j'admire, dans les pages qu'il consacre à son amour des bêtes.

Ce préambule, dont on m'accordera qu'il n'est pas trop long, pour vous présenter un petit livre dont l'originalité ne peut être mise en doute. *Le Stéréoscope des solitaires* de J. Rodolfo Wilcock réunit 65 récits brefs, les plus longs ne dépassant pas quatre pages.

De quoi est-il question dans ce bestiaire d'une étrange complexité? Les animaux que nous présente l'auteur sont pour la plupart inquiétants. Ils n'ont pas cette apaisante présence que mettent habituellement en scène les écrivains qui, pour un chat, un chien ou un perroquet, oublient leur condition humaine.

Dans la brève présentation de Wilcock au début du recueil, il est fait mention d'une influence possible de Borges, Kafka et Swift. Peut-être est-ce le fait que je suis un inconditionnel de Dino Buzzati, mais c'est aussi à l'auteur du *Désert des Tartares* que j'ai songé en relisant *Le Stéréoscope des solitaires*, qui parut la première fois en français chez Gallimard en 1976. Comme chez l'Italien, on est convié à un monde dans lequel les animaux et les humains participent à une aventure dans laquelle ils se retrouvent mal ou pas du tout. Rien n'est simple, tout est menaçant. Il y a toujours une énigme qui se cache derrière le fait le plus banal.

Né à Buenos Aires en 1919 d'un père anglais et d'une mère argentine d'origine italienne, J. Rodolfo Wilcock écrit d'abord en espagnol avant de passer à l'italien. C'est en Italie qu'il meurt en 1978. Qu'il ait traduit Joyce, Beckett et Genet, entre autres, n'a rien de surprenant. Il participe indubitablement de ces écrivains pour qui l'écriture n'est pas un exercice plus ou moins routinier mais plutôt le résultat d'un travail minutieux.

La cruauté fait partie de l'univers de Wilcock. Un exemple parmi une dizaine d'autres: *L'Année sismique*. On y apprend dans les premières lignes du récit que le personnage a perdu la mémoire à la suite d'un accident dont il est pour le reste remis. Comme il n'a pas de famille, les autorités de l'hôpital l'abandonnent nu dans la nature. Il en vient à se comporter comme un guépard. «*Bref son retour à la normalité semble pour le moins improbable*», conclut cyniquement Wilcock.

De normalité, il n'est à peu près jamais question dans ce petit livre intrigant. Ce n'est certes pas *La Lectrice* qui en donnerait l'illusion. Il s'agit tout bonnement d'une poule qui dans une maison d'édition lit des manuscrits. «*C'est un animal si intelligent, ses jugements sont si exacts, ses habitudes si douces: à six heures du soir elle monte sur son divan, se juche et s'endort... Le matin, à notre lever, nous la trouvons déjà dans la salle à manger en train de lire le dernier Russe en Sibérie ou le dernier Sud-Américain. Et elle n'a jamais fait un œuf*».

L'humour grinçant de Wilcock fait mouche à tout coup. Dans *La Perrière*, nous faisons connaissance avec un aliéné que l'on oblige à vivre dans une carrière dont il ne peut sortir, devenant un objet de curiosité pour les villageois. *Le Fils naturel* est l'histoire d'Aulu-Gelle, né sans bras ni pieds et qui finira sa vie au milieu des bestioles. «*Après tout il est heureux, dit une dame, on voit qu'il aime la nature*».

L'absurde, le réel camouflé en fausse fantasmagorie, tel est l'univers du *Stéréoscope des solitaires*. Vous aije convaincu qu'il s'agit là d'un livre fascinant, dérangeant, troublant? Qu'il soit au moins clair qu'on n'y rencontre ni histoire d'amour heureux ni relation de couple. C'est de solitude qu'il s'agit.

Collaborateur du Devoir

LE STÉRÉOSCOPE DES SOLITAIRES

J. Rodolfo Wilcock  
Gallimard, coll. «L'Imaginaire»  
Paris, 2007, 179 pages

## Le cauchemar d'un philosophe

NAÏM KATTAN

Roger-Pol Droit est philosophe et chroniqueur au journal *Le Monde*. Dans *Un si léger cauchemar* (Flammarion), il a l'air de s'amuser, de chercher à nous divertir. Il ne faut cependant pas se tromper. Le philosophe est toujours présent, avec ses préoccupations.

En cinquante épisodes, il met en scène un monde dégingné, inquiétant, à la dérive. Les clones humains, les images, le gel à arrêter le temps, les certificats d'ubiquité sont des thèmes récurrents. Le philosophe revient aux sources: le temps, l'espace, le réel. Ainsi, le gel qui arrête le temps finit par susciter une catastrophe dans un avion en plein vol. Le certificat d'ubiquité, qui permet à un homme d'être dans un ici et un ailleurs, éliminant ainsi l'espace, le

conduit à la perte de sa propre réalité. Malléables, les clones finissent par remplacer les humains et ceux-ci, de plus en plus rares, cherchent à sauvegarder leur présence. La dérive va encore plus loin car, les clones pouvant être multipliés à volonté, sans souci de valeur ou d'identité, ils deviennent une matière de consommation comme le bœuf ou l'agneau, et l'auteur imagine un restaurant qui offre des plats faits de chair de clone.

Le cauchemar dont fait état Roger-Pol Droit est celui d'un philosophe qui va jusqu'au bout des dérives, menant certaines expérimentations à leurs extrêmes potentialités. Ainsi, l'image peut aboutir à l'élimination du réel et le clone peut prendre la place de l'humain. Ce livre n'est qu'en apparence un divertissement.

Collaborateur du Devoir

GASTRONOMIE

## La loi du ventre



AGENCE FRANCE-PRESSE

Jean-François Revel

rien il se mue d'emblée en moraliste. C'est hélas! — ou tant mieux — que la cuisine est un art normatif où, comme dans la grammaire, la morale et la médecine, la description et la prescription ne peuvent guère être séparées.»

Pour lui, par exemple, le feu-nouil n'est pas fait pour être mangé, simplement pour transmettre son parfum au poisson. Mais les excommunications ne sont que mi-sérieuses et il se montre en définitive ouvert d'esprit, assez peu chauvin. Ainsi, il n'hésite pas à placer la cuisine chinoise au-dessus de tout. C'est que, à travers les époques, Revel cherche à faire revivre des goûts et des parfums disparus. Il veut donner le meilleur aperçu possible de la manière dont les patriciens romains ou les cabarettiers du Premier Empire appréhendaient ce qu'ils mangeaient et buvaient. Chaque style a eu ses avantages gustatifs.

Ce livre est l'édition revue et augmentée d'un ouvrage d'abord paru en 1979, qui avait fait date à l'époque, à tel point que, pour saluer sa publication, le chef français Alain Senderens avait organisé un banquet romain s'inspirant des recettes d'Apicius. Le présent ouvrage a probablement été remanié peu de temps avant la mort de Revel, survenue en 2006. C'est sans doute pourquoi on lit un au-

teur en pleine possession de ses moyens. Le style est simple, juste, sûr, jamais lassant et sans esbroufe. Et si l'écrivain enfle parfois son propos, c'est toujours avec un sourire en coin. Comme il le dit, l'histoire de la gastronomie est un poème «*héroi-comique*».

Collaborateur du Devoir

UN FESTIN EN PAROLES

HISTOIRE LITTÉRAIRE  
DE LA SENSIBILITÉ  
GASTRONOMIQUE  
DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS  
Jean-François Revel  
Tallandier, coll. «Texto»  
Paris, 2007, 311 pages

### ARCHAMBAULT & PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 31 juillet au 6 août 2007 QUEBECOR MEDIA

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 PEOPLE OR NOT PEOPLE Lauren Weisberger (Pocket)	1 LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
2 ENSEMBLE, C'EST TOUT Anna Galvalda (J'ai lu)	2 PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2008 Collectif (Larousse)
3 MES AMIS, MES AMOURS Marc Lévy (Pocket)	3 L'ART DE CONJUGUER Collectif (Hurtubise HMH)
4 LABYRINTHE Kato Mosse (Livre de Poche)	4 TOUTE L'HISTOIRE DU MONDE DE... J.-C. Barreau/G. Bigot (Livre de poche)
5 ECHO PARK Michael Connelly (Seuil)	5 LA CLÉ DE LA MAÎTRISE Charles F. Hassenal (Dauphin Blanc)
6 LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ Marc Lévy (Robert Laffont)	6 PETIT ROBERT 2008 Collectif (Robert)
7 CETTE CHANSON QUE JE N'OUBLIERAI... Mary Higgins Clark (Albin Michel)	7 QUE LA FORCE D'ATTRACTION SOIT... Michèle Cyr (Transcontinental)
8 UN PETIT PAS POUR L'HOMME Stéphane Dompière (Québec Amérique)	8 EXCUSEZ-MOI MAIS VOTRE VIE ATTEND Lynn Grabhorn (ADA)
9 LA PART DE L'AUTRE Éric-Emmanuel Schmitt (Livre de Poche)	9 SE FAIRE ORÉER PAR LES ENFANTS Isabelle Leclerc (Québecor)
10 ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR? Francine Ruel (Libre Expression)	10 PLAIDOYER POUR LE BONHEUR Mathieu Ricard (Pocket)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 QUATRE FILLES ET UN JEAN T. 4 Ann Brashers (Gallimard)	1 HARRY POTTER & THE DEATHLY... J.K. Rowling (Folio)
2 À VOUS DE JOUER! LA FORÊT NOIRE S. Blodreau / M. Charbonneau (ADA)	2 ECHO PARK Michael Connelly (Warner Books)
3 HARRY POTTER ET LE PRINCE DE... J. K. Rowling (Gallimard)	3 THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)
4 LOUI-LINE T. 1: ET LE SECRET DE... Suzanne Julien (Pierre Tisseyre)	4 THE CHILDREN OF MORIN J. R. R. Tolkien (Harper Collins)
5 ASTÉRIX ET SES AMIS: HOMMAGE... Collectif (Albin René)	5 GOLDEN BOOBYA Clive Cussler (Berkey)
6 LE JOURNAL D'ANRÉLIE LAPLUMME T. 3 India Desjardins (Intouchables)	6 THE RAVENSCAR DYNASTY Barbara Taylor Bradford (St-Martin's Press)
7 ARTEMIS FOWL T. 5: COLONIE PERDUE Eoin Colfer (Gallimard)	7 THE RUNES Scott Smith (Vintage)
8 GERONIMO STILTON T. 22: CHATEAU... Gerónimo Stilton (Albin Michel)	8 THE TESTAMENT Eric Van Lustbader (Forge Books)
9 LES MONDES DE MAGIE DU QUADÈNE T. 7 John Peel (ADA)	9 A THOUSAND SPLENDID SUNS Khaled Hosseini (Wiking Canada)
10 LE REZ DE JUPITER Richard Scrimger (Québec Amérique)	10 IN THE DARK OF THE NIGHT John Saul (Ballantine)

**OFFRE SPÉCIALE**

9<sup>97</sup>

16

**Circulaire** de la rentrée

du 26 juillet au 22 août

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

Nouvel arrivage

DUBOUT, illustrateur

- ERASME: *L'éloge de la folie*, Gibert Jeune, Paris 1951
- RABELAIS: *Gargantua et Pantagruel*, Gibert Jeune, Paris 1954
- G.CHEVALLIER: *Clochemerle*, Flammarion, Paris 1950
- *La muse libertine*: Éditions du Valois, Paris 1957
- DR. BESANÇON: *les jours de l'homme/Le visage de la femme/Ne pas déceler*, Trinckvel, Paris 1976

Pour plus d'information :

514-522-8848 1-888-522-8848  
bonheuroccasion@bellnet.ca  
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Éloge mitigé de la gauche caviar

Pauline Marois devrait lire de toute urgence  
l'admirable essai de Laurent Joffrin

Louis Cornélius

La gauche caviar n'a pas très bonne réputation. Composée des privilégiés de la société qui critiquent néanmoins le système en place et s'engagent en faveur de la justice sociale, elle ne trouve grâce ni aux yeux des possédants — qui l'accusent de trahison — ni aux yeux de la gauche radicale et des défavorisés — qui lui reprochent son train de vie et remettent en cause la sincérité de son engagement. Pourtant, écrit l'essayiste français Laurent Joffrin dans une fascinante *Histoire de la gauche caviar*, elle n'a pas à rougir de son bilan, qui vaut mieux que celui de ses dénonciateurs.

«*Fraction progressiste de la classe dirigeante, celle qui agit de concert avec les classes dominées*», la gauche caviar, qui est de tous les pays et de toutes les époques, croit à la réforme plutôt qu'à la révolution. Sa raison d'être, selon Joffrin, pourrait se résumer ainsi: «*Vivre en haut de la société mais tendre la main à ceux d'en bas*». Voltaire, snob, riche et obsédé par «*l'amitié des grands*», en est, d'une certaine façon, le fondateur. Il «*marge à l'ordre traditionnel*», écrit Joffrin, *mais il en sappe les fondements* [...]. Ses batailles contre les préjugés et contre l'Église en font un des éclaireurs de l'Humanité.

Il fera école. Le noble La Fayette combatta la noblesse en se faisant officier de l'armée de Washington. Le riche Zola consacra sa vie à dénoncer la misère et l'in-

justice. Keynes, le grand bourgeois, «*révolutionna l'économie politique et fit plus pour la classe ouvrière que tous les Lénine de la Terre*». D'autres auront pour nom Talleyrand, Eugène Sue, Victor Hugo, Franklin Roosevelt, Léon Blum et, plus près de nous, Bernard Kouchner et Bernard-Henri Lévy. Leur parcours réfute la logique marxiste. «*Force du hasard, souveraineté des choix individuels: là encore les philosophes de l'Histoire se trompent en voulant tout prévoir et tout expliquer par les structures sociales*», constate Joffrin. *Pour la gauche caviar, l'existence précède l'essence. Les idées initiales, les préjugés de classe, les convictions héritées ne déterminent pas la vie de l'élite progressiste. C'est la vie qui forge ses idées.* Dans l'histoire, ajoute l'essayiste, ceux qui ont contesté les structures des sociétés appartenaient presque aussi souvent à la classe favorisée (c'est même le cas de Marx et Engels) qu'à la classe défavorisée. Et ce fut pour le mieux, évidemment: «*Les classes pauvres ont besoin de recruter des alliés qui leur apportent idées, compétences, expertise et vision. Non qu'elles soient incapables de les formuler elles-mêmes, loin de là. Mais la contribution d'hommes, au fait du monde, connaissant bien l'adversaire social et politique, est une aide précieuse dans le combat pour la réforme de la société*». En France, dans l'univers des médias, des publications comme *Le Nouvel Observateur* (dont Joffrin est directeur de la rédaction), *Libération* et *Le Monde* ont porté cette idée.

«*L'État providence, les lois sociales, la protection des travailleurs, l'éducation pour tous et une prospérité inédite dans l'histoire humaine*» ne sont bien sûr pas dus exclusivement aux efforts de la gauche caviar, mais ils figurent néanmoins à son bilan puisqu'elle en a fait le cœur de son programme réformiste. «*Tout irritante qu'elle était*, remarque Joffrin, *la gauche caviar a donc joué un rôle historique.*»

Le joue-t-elle encore? Rien n'est moins sûr. Devant l'avancée des effets de la mondialisation néolibérale et

de la financiarisation de l'économie dans les années 1990, la gauche caviar a perdu sa boussole et s'est éloignée du peuple. Elle a conservé le caviar sans la gauche et «*a dérivé loin des aspirations populaires*». Elle n'a pas abandonné tous ses combats (l'international et la culture l'intéressent encore, comme en témoignent les interventions d'un BHL, par exemple), mais elle a délaissé le social, rapidement récupéré par les libéraux. C'est toute la gauche, depuis, qui se retrouve dérivée, ce qui montre bien, selon Joffrin, le rôle essentiel de sa frange caviar dans son succès.

## Le cas québécois

Le Québec, bien sûr, n'est pas la France. Notre gauche caviar, dans ces conditions, n'a jamais été aristocratique, mais nous en avons quand même eu une, dont Joffrin ne parle pas. Pour s'en tenir aux années récentes, on peut mentionner des noms comme Eric Kierans, Jacques Parizeau, René Lévesque, Camille Laurin et une bonne partie des ministres et intellectuels péquistes ou souverainistes des années 1970 et 1980. Bourgeois ou petits-bourgeois, ils ont défendu et appliqué d'importantes réformes politiques, sociales et économiques qui ont grandement bénéficié aux classes populaires. *Le Devoir*, que Joffrin n'hésiterait pas à qualifier d'organe par excellence de la gauche caviar québécoise, fut leur tribune de prédilection.

Mais ici aussi, comme dans la plupart des pays d'Europe occidentale, cet élan fut freiné dans les années 1980 et 1990. Notre gauche caviar a elle aussi, trop souvent, «*succombé aux sirènes libérales*» et «*perdu sa colonne vertébrale idéologique, de nature social-démocrate, pour un verbiage moderniste et bobo qui lui a rendu le plus mauvais service*». Alors que leurs prédécesseurs réformistes demeuraient attachés à l'amélioration des conditions populaires, les représentants actuels de la gauche caviar s'avèrent, à

l'image de leurs semblables européens, «*incapables d'opposer au modèle libéral un contre-modèle à la fois moderne et égalitaire*». C'est Boisclair qui veut «*délibérer le capital*», Joseph Facal et Pierre Fortin qui confondent lucidité et adaptation soumise, Pauline Marois qui se fait choriste de la pensée patronale d'Alain Dubuc. Nous avons, malheureusement, une droite caviar. Elle prend la figure des Lucien Bouchard, Laliberté et Rozon qui appellent «*immobilisme*» le rejet populaire de leurs projets subventionnés dignes de républiques bananières. Nous avons une gauche assez radicale qu'un relatif manque de réalisme condamne à la marge.

Ce qui nous manque le plus cruellement, c'est donc cette gauche réformiste qui a façonné le Québec moderne. Les élites progressistes, la gauche caviar façon Joffrin, ne la résumant pas, mais elles en constituent un maillon essentiel. Où sont-elles, aujourd'hui, alors que le bilan social auquel elles ont contribué est gravement menacé par les assauts conservateurs, libéraux et adéquistes-populistes?

«*Dans "gauche caviar", conclut Joffrin, le caviar l'a emporté sur les idées.*» Pauline Marois, incarnation parfaite de notre gauche caviar politique, sait-elle que c'est à sa capacité de renverser cette tendance qu'elle devra son succès ou son échec, et par conséquent ceux de la gauche réformiste québécoise? Qu'elle lise de toute urgence l'admirable essai de Laurent Joffrin pour s'en convaincre.

louisco@sympatico.ca

## HISTOIRE DE LA GAUCHE CAVIAR

Laurent Joffrin

Points

Paris, 2007, 226 pages

## HISTOIRE

## La tragédie du Québec états-unien

MICHEL LAPIERRE

En juillet 1893, *Harper's*, l'un des magazines de la bonne société américaine, se plaisait à opposer deux dessins. L'un représentait un

«habitant» miséreux portant la tuque et la ceinture fléchée à son arrivée en Nouvelle-Angleterre, l'autre, le même homme, vieilli mais américanisé, enrichi et très élégamment vêtu. Mais personne

n'aurait imaginé que les Américains d'ascendance québécoise puissent symboliser l'échec du Canada.

C'est pourtant l'idée que l'un d'entre eux, Wilfrid Beaulieu, a diffusée en 1961 dans son petit hebdomadaire, *Le Travailleur de Worcester* (Massachusetts): «*Nous, qui constituons la "Franco-Américaine", sommes une preuve vivante de l'inefficacité et de l'inaptitude de la Confédération canadienne, de même que de l'impuissance du Québec, au sein de cette Confédération.*»

Dans son livre au titre révélateur, *Histoire d'un rêve brisé? Les Canadiens français aux États-Unis*, le chercheur québécois Yves Roby n'hésite pas à ranger Wilfrid Beaulieu (1900-1979) parmi ceux que l'on appelait «*les fous de la race*», c'est-à-dire les défenseurs les plus acharnés de la survivance culturelle et linguistique des leurs au sein de la société américaine. Sa belle folie, Beaulieu l'a manifestée sans relâche.

Le journaliste, né à Lowell, formé au Québec puis revenu définitivement en Nouvelle-Angleterre, incarne, comme Roby l'a très bien perçu, le rêve franco-américain dans sa version la plus pure et la plus élitiste. Il a fait partie des sentinellistes, ces Américains d'origine canadienne-française qui sont allés, dans les années vingt, jusqu'à se révolter contre M<sup>re</sup> William Hickey, l'évêque catho-

lique de Providence, qu'ils jugeaient assimilateur.

Beaulieu sera, chez les Franco-Américains, le partisan presque solitaire de l'indépendance du Québec. Pour comprendre un engagement aussi étonnant, il faut, à l'exemple de Roby, remonter dans le temps.

En 1901, seulement 55 % de la population d'origine canadienne-française habitait au Québec! Le reste vivait dans les provinces anglophones du Canada et surtout dans le pays voisin.

Près d'un million de Canadiens français se trouvaient aux États-Unis, principalement en Nouvelle-Angleterre. Ceux qui avaient quitté le Québec pour s'installer dans une société beaucoup plus industrialisée l'avaient fait essentiellement pour fuir la pauvreté. Même si certains reviendront vivre dans la province natale, la plupart resteront dans leur pays d'adoption.

De 1840 à 1930, le mouvement migratoire des Canadiens français vers les États-Unis bouleversa l'histoire du Québec. En s'appuyant sur les études de Yolande Lavoie, Roby signale qu'à cause de cette saignée, le déficit démographique cumulé de la province atteint quatre millions d'habitants en 1980.

Même si la majorité de nos élites s'affligeait de l'exode, des gens influents ont pensé, à la suite

d'Edmond de Nevers, que leurs compatriotes établis aux États-Unis, loin d'avoir abandonné la terre ancestrale, l'avaient agrandie! En 1892, Adolphe Chapleau, ancien premier ministre du Québec, voyait dans les émigrés «*les sentinelles avancées de la patrie, le paratonnerre*» fait pour protéger ceux qui étaient restés au pays.

Une idée aussi ahurissante s'explique par la vocation apostolique que l'on attribuait aux Canadiens français, peuple catholique, pauvre, sous-scolarisé, mais curieusement destiné à éclairer l'Amérique du Nord protestante. En 1887, au Québec, l'avocat et conférencier Charles Thibault déclare que ses compatriotes ont le devoir de remplir cette mission en Nouvelle-Angleterre. «*Dans cinquante ans, notre fête nationale sera, prédisait-il, célébrée à Boston, alors probablement le centre du Canada français.*»

Loïn de verser dans un tel délire triomphaliste, qui leur a peut-être effleuré l'esprit dans leur jeunesse, Wilfrid Beaulieu et un autre chanteur franco-américain de la survivance, le père Thomas-Marie Landry, auquel Roby consacre un chapitre entier, finissent, après 1960, par penser que l'assimilation complète de leurs concitoyens d'ascendance québécoise est devenue inéluctable. Pour eux, la vie s'achève dans l'ombre de cette tragédie.

À l'opposé de la doctrine périmée de la survivance, Roby croit que les descendants des Canadiens français «*qui ont délibérément choisi de se fondre dans la société américaine*» représentent, à titre individuel, une réussite. Contester ce jugement reviendrait à condamner la condition humaine.

Il est déplorable toutefois que Roby ne mentionne pas l'écrivain qui a donné pour toujours un souffle québécois, si tenu soit-il, à la langue anglaise et à la culture américaine. À lui seul, Jack Kerouac, qui affirmait en 1964 que son œuvre ne jaillissait pas du «*credo beat*» galvaudé, dont il regrettait la dégénérescence, mais de «*la nature solitaire d'un catholique canadien-français de la Nouvelle-Angleterre*», prouve que la longue et atroce expérience des Franco-Américains, en tant que phénomène collectif, n'aura pas été entièrement vaine.

Collaborateur du Devoir

## HISTOIRE D'UN RÊVE BRISÉ?

LES CANADIENS FRANÇAIS AUX ÉTATS-UNIS

Yves Roby  
Septentrion  
Québec, 2007, 150 pages

## LITTÉRATURE JEUNESSE

## Faits divers et insolites

CAROLE TREMBLAY

Les faits divers fascinent les gens, c'est indéniable. La Britannique Anne Cassidy plus que tout autre, semble-t-il. Cette prolifique auteure de polars pour adolescents puise à même les sordides entrefilets des journaux pour concocter des romans où suspense et analyse psychologique se mêlent allègrement.

Sur les 40 ouvrages que compte sa bibliographie, deux titres seulement sont encore disponibles en français. *L'Affaire Jennifer Jones*, paru l'an dernier chez Milan, raconte la difficile réhabilitation d'une jeune femme qui a assassiné une fillette alors qu'elle n'avait elle-même que 10 ans. *Judy portée disparue*, chez le même éditeur, aborde le thème — très actuel — des disparitions d'enfants. Tout comme dans le roman précédent, Anne Cassidy s'attarde moins à décrire l'horreur du drame qu'aux conséquences à plus long terme sur ses acteurs et leurs proches.

Kim, le personnage principal de cette histoire captivante, n'avait que huit ans quand elle a vu sa petite sœur Judy pour la dernière fois. Les fillettes venaient de se disputer et Judy, entêtée et boudée, s'est éloignée. Quand l'aînée s'est enfin décidée à rattraper sa jeune

sœur, il était trop tard. La petite n'était plus là. La nature n'aime pas le vide, c'est connu. L'angoisse et la culpabilité ont donc rapidement rempli celui que la petite avait laissé derrière elle.

Depuis ce jour maudit, Kim cherche Judy, partout et toujours. Le récit commence huit ans après le drame, alors que la télé s'apprête à diffuser une émission spéciale sur les enfants disparus, faisant refluer les souvenirs et les émotions enfouies sous l'écran du quotidien. Le mystère qui entoure la disparition de la petite Judy est toujours aussi opaque. Kim a besoin de savoir pour passer à autre chose. Elle entame sa propre enquête à partir d'une piste floue, un peu folle même, à laquelle elle se raccroche pour ne pas couler. L'espoir, il est vrai, n'est pas toujours très raisonnable.

Même si Anne Cassidy puise les thèmes de ses romans dans un florilège d'horreurs, son écriture n'a rien de sensationnaliste. Au contraire. C'est tout en finesse et en nuances qu'elle décrit la vie de cette famille bouleversée par le malheur. L'auteure parvient habilement à tenir les lecteurs en haleine, à poser des questions essentielles sur la responsabilité et le mensonge, tout en traduisant avec justesse les déchirements

d'une adolescente qui lutte tant bien que mal pour ne pas se laisser emporter par le poids du chagrin et de la culpabilité.

## Un premier roman original

Dans un autre registre, classé cette fois moins dans la section «*faits divers*» que sous la rubrique «*faits insolites*», Ally Kenn propose *La Bête*, un premier roman original et tout à fait rafraîchissant.

Stephen va bientôt avoir dix-huit ans. Moment fatidique où il devra quitter le dernier de la longue série de foyers d'accueil qui ont jalonné son enfance. Même si les relations avec sa famille d'accueil ne sont pas des plus chaleureuses, la perspective de se retrouver seul effraie un peu le jeune homme. Surtout qu'il n'est pas convaincu d'être capable d'assurer sa survie, et encore moins celle de la bête qui l'a cachée dans une cage rouillée, au bord d'un plan d'eau, un ancien réservoir semi-abandonné, à quelques kilomètres de la ville. Cette bête, un crocodile que son vieux père alcoolique lui a offert quand il avait dix ans, est maintenant un monstre de quatre mètres de long, abondamment dentu, joyeusement carnivore, aussi dangereux qu'incontrôlable. Quand la cage menace de céder, Stephen a besoin d'aide. Mais il ne

sait pas trop vers qui se tourner. Sa famille d'accueil se méfie de lui et sa vie sociale n'est qu'un vaste désert. Le secours viendra d'un côté inattendu et le dénouement arrivera après qu'on aura été trimballé de haut en bas des montagnes russes des émotions.

Ce qui s'annonçait au départ comme le drame un peu banal d'un adolescent sensible mais palmé se transforme rapidement en thriller palpitant. Le héros narrateur s'adresse directement au lecteur dans un style vivant et dynamique. On a carrément l'impression de l'accompagner dans son drame, ses angoisses et ses misères, et franchement, même s'il n'y a pas de quoi rigoler, on passe un sacré bon moment.

Collaboratrice du Devoir

## JUDY, PORTÉE DISPARUE

Anne Cassidy  
Éditions Milan, coll. «*Macadam*»  
Paris, 2007, 187 pages  
(À partir de 14 ans)

## LA BÊTE

Ally Kennen  
Gallimard jeunesse,  
coll. «*Scripto*»  
Paris, 2007, 314 pagesfestival  
ORFORDUn voyage à votre portée  
du 22 juin au 12 août 2007Week-end de clôture avec  
Yannick Nézet-Séguin

COMPLÉT



Yannick Nézet-Séguin

Orchestre Métropolitain  
Yannick Nézet-Séguin, chef

samedi 11 août, 20 h

MENDELSSOHN : Mer calme et heureux voyage  
MOZART : Symphonie n° 41 en do majeur, «*Jupiter*»  
STRAUSS II : Valse des Mille et Une Nuits  
MENDELSSOHN : Symphonie n° 4, «*l'Italienne*»

DEMAIN



Yannick Nézet-Séguin

Alexander Dobson, baryton  
Éthel Guéret, soprano  
Yannick Nézet-Séguin, piano

dimanche 12 août, 19 h 30

SCHUBERT : Le voyage d'hiver, D911  
SCHUMANN : L'amour et la vie d'une femme, op. 42

Alexander Dobson



Éthel Guéret

centres d'arts  
ORFORD

819 843-3981 ou 1 800 567-6155

www.arts-orford.org

autoroute 10 est, sortie 118

LE DEVOIR

Québec

Canada

Québec

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

# Des Noces remises en question

CHRISTOPHE HUSS

Presque simultanément nous arrivent deux nouveaux DVD des *Noces de Figaro* de Mozart avec, face à face, deux des chefs les plus en vue de la scène mozartienne des quinze dernières années: René Jacobs et Nikolaus Harnoncourt. Les productions de Jean-Louis Martinoty et Claus Guth ont été montées respectivement à Paris et à Salzbourg.

Les *Noces de Figaro* par Nikolaus Harnoncourt sont le dernier maillon de la collection Mozart 22 de Deutsche Grammophon, qui regroupe tous les ouvrages lyriques de Mozart. Événement suprême des spectacles du jubilé Mozart à Salzbourg en 2006, affichant la Susanna d'Anna Netrebko, ce DVD avait été offert en primeur aux acheteurs du coffret des vingt-deux opéras. Le voici accessible isolément.

De son côté, le DVD des *Noces* par Jacobs n'a rien à voir avec la version audio publiée par Harmonia Mundi. C'est la captation, au Théâtre des Champs-Élysées, de la reprise, en 2004, d'un spectacle monté en 2001 par Jean-Louis Martinoty. Par rapport au CD, Annette Dasch remplace la décevante Véronique Gens en comtesse; elle y est encore plus médiocre, hélas! Rosemary Joshua prend très honorablement le rôle de Susanna illuminé par Patrizia Ciofi, et Angelika Kirchschiager reste un irrésistible Chérubin. Pietro Spagnoli et Luca Pisaroni (remarquable) chantent respectivement le comte et Figaro.



À Salzbourg, ces rôles sont tenus par Bo Skovhus (fatigué) et Ildebrando d'Arcangelo, alors que Dorothea Röschmann est la

comtesse et que Christine Schäfer incarne Cherubino.

Les précisions sur les chanteurs importent certes (on le constate avec les comtesses damnées de René Jacobs), mais pas tant que cela. *Le Nozze di Figaro* sont l'un des ouvrages lyriques les plus faciles à distribuer, à part le rôle de Figaro, qui doit avoir un registre grave développé.

Ce n'est pas le lieu ici de disserter sur la vocalité respective de chanteurs qui, avant tout, servent des conceptions musico-théâtrales très fortes.

### Un questionnement profond

On parle souvent des *Noces de Figaro* comme de la «folle journée». Oubliez cela ici. Si vous désirez un DVD de ce concept, la version de l'Opéra de Lyon, dans une mise en scène de Jean-Pierre Vincent, est parfaite.

On a vu qualifié le spectacle parisien de «mortel» et celui de Salzbourg de «mortelet». Conclusions hâtives et fausses. Déjà le couplet était tombé un peu vite sur la relecture de Peter Sellars, qui faisait se dérouler l'action dans la Trump Tower, sans voir que le décorum provocateur habillait une diatribe contre la noir-



ceur, la veulerie et la cruauté de l'être humain.

Or la direction lente et insistante de Nikolaus Harnoncourt (qui déteste Sellars) ne dit pas autre chose sur ces otages de leurs pulsions. Le spectacle salzbourgeois est saisissant dès la première minute, quand un Cupidon ailé anime ces «morts dans l'âme». C'est l'amour (ou le désir), seul, qui guide des personnages, et on le voit à l'œuvre.

Plus que la critique sociale, les

tiraillements des personnages sont au centre de la conception fascinante de Guth et Harnoncourt. Une conception forte, coup de massue, que l'on peut considérer comme «surjouée», tant par la pondération des tempos que par l'expressivité du jeu. Mais quel théâtre!

Éclairé par un génie de la lumière, la production se tient dans un large escalier, lieu de permanent déséquilibre pour les personnages (je vous laisse la surprise du dernier acte). Elle est filmée, avec d'étonnantes plongées, par le plus grand maître du genre, Brian Large. Ce n'est assurément pas la première version des *Noces* à posséder, mais si on connaît l'œuvre, il n'existe pas relecture plus passionnante.

Le spectacle parisien, très beau sur le plan esthétique, avec son décorum de répliques de toiles du XVIII<sup>e</sup> siècle qui encombrant plus ou moins l'espace, reste ancré dans le siècle de Beaumarchais et Mozart. Martinoty, plus intéressé par la dimension sociale, cherche à souligner le fossé entre des personnages guidés par leurs pulsions et l'univers figé dans lequel ils évoluent. Tout est encadré, pour l'heure encore (1780-1786), mais

certain tableaux gisent déjà à terre...

Ces *Noces «d'intello»* sont un peu l'équivalent de *La Flûte enchantée* de Jonathan Miller à Zurich, qui se déroulait dans une bibliothèque. Le rythme de la scène, quoique boulevardier, est un peu plus lent et raide que celui de la fosse, animée par Jacobs avec vivacité et transparence, dans un concept musical équivalent au Beethoven de Paavo Järvi, et reposant sur un continuo agissant. C'est pour cela que je privilégie le spectacle, moins étudié mais mieux rythmé, de l'Opéra de Lyon.

Je n'ai pas dit mot, ici, d'un autre récent DVD, chez opus Arte, une production de l'Opéra de Paris située par Christoph Marthaler dans le décorum d'un bureau d'état civil d'un pays de l'Est dans les années 60. Mis à part le mépris, c'est le silence qui lui sied le mieux.

Collaborateur du Devoir

### LES DVD

Les *Noces de Figaro*. Version de Salzbourg (2006) chez Deutsche Grammophon. Version du Théâtre des Champs-Élysées (2004) chez Bel Air (distr. SRD).

### Documents retrouvés

# Les surprises de la discothèque d'Adolph Hitler

CHRISTOPHE HUSS

Adolph Hitler écoutait-il un disque d'Artur Schnabel au moment où il faisait assassiner la mère de ce dernier au camp «modèle» de Theresienstadt? C'est bien possible à en juger par le contenu de la discothèque privée du Führer, qui vient de réapparaître en Russie, comme le relate cette semaine l'hebdomadaire allemand *Der Spiegel*.

Contrairement à l'affaire des faux carnets secrets, la découverte en Russie d'une caisse contenant la discothèque privée d'Hitler est logique et ne prête pas à contestation. Les documents ont été confiés au *Spiegel* par Alexandra Besyemenskaia, la fille de Lev Besyemenski.

Le nom de Besyemenski n'est pas inconnu à ceux qui s'intéressent à l'histoire de la chute du chancelier du Reich. Historien et professeur à l'École militaire de Moscou, il avait écrit dans les années 60 un livre (publié en France chez Plon) sur la mort d'Hitler.

C'est que Lev Besyemenski était en mai 1945, en tant qu'officier du renseignement russe, présent aux premières loges au bon moment. Chargé d'inspecter la chancellerie et le bunker d'Hitler, on peut imaginer que, lui-même mélomane et juif, il a été surpris de découvrir une collection de 78 tours de musique classique contenant de la musique russe, parfois interprétée par des musiciens juifs! Besyemenski fut autorisé

par son supérieur à emporter un souvenir. Ce furent les disques.

### Prises de guerre

Beaucoup de trésors musicaux, comme beaucoup de trésors tout court, ont été confisqués par les Russes à Berlin pendant les derniers jours de la guerre. C'est à Moscou qu'étaient préservées les fameuses bandes radio réalisées par l'ingénieur du son Friedrich Schnapp de grands concerts du chef Wilhelm Furtwängler. Ces bandes furent les premiers documents sonores restitués par les Russes à la fin des années 80.

Besyemenski, mort il y a quelques mois, avait caché sa «prise», de quelque cent disques, dans sa datcha près de Moscou. Selon les journalistes du *Spiegel*, il n'en avait pas fait état parce qu'il était un personnage public et que la question des prises de guerre avait fait quelques remous en URSS, notamment autour de la cupidité du maréchal Joukov. L'hebdomadaire allemand précise cependant que certains musiciens, amis de Besyemenski, tels Kyrill Kondrachine ou Emil Guilels, étaient au courant de son trésor et avaient écouté des disques de la collection d'Hitler.

### «Sous-homme» et grand violoniste!

Grâce à Besyemenski on sait maintenant que Bronislaw Huberman, fameux violoniste juif polonais, était pour Hitler un «sous-homme», mais pas quand il inter-

prétait le *Concerto pour violon* de Tchaïkovski! La présence de ces disques est étonnante: Huberman et le chef William Steinberg les avaient certes enregistrés à Berlin en décembre 1928, mais l'Allemagne nazie disposait à partir de 1937 d'une version «autorisée», par Georg Kulenkampff et Arthur Rother, chez Telefunken.

L'article du *Spiegel* relate que, sous la référence «quartier général du Führer 840», était consignée la scène de la mort de Boris Godounov de Moussorgski par Chaliapine. La passion d'Hitler pour Beethoven et Wagner était connue, mais pas du tout son in-



térêt pour Tchaïkovski, Borodine et Rachmaninov...

Collaborateur du Devoir



REUTERS  
La passion d'Hitler pour Beethoven et Wagner était connue, mais pas du tout son intérêt pour Tchaïkovski, Borodine et Rachmaninov...

du 9 au 19 août

2007

# jusqu'aux OREILLES

musiques d'aujourd'hui

## up to your EARS

9<sup>e</sup> saison  
17 événements

déails : [www.laliste.qc.ca](http://www.laliste.qc.ca)

une présentation de : INNOVATIONS Christ Church Cathedral

CHOR LEONI MEN'S CHOIR  
LES CHANTEURS JAO • QUARTETTO DI SASSOFONI  
ARCADIA • QUATUOR DE SAXOPHONES NELLIGAN  
JANICE JACKSON & PAMELA REIMER • THE ATTAR PROJECT • CECO • QUINTETTE MONT-ROYAL  
CLÉO PALACIO-QUINTIN & ELIN SÖDERSTRÖM  
LORI FREEDMAN • BRIGITTE POULIN  
QUATUOR BOZZINI & REUVEN ROTHMAN

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL • Patrimoine canadien • Coraillon Heritage • Québec • 93.5

SAISON 07-08  
LES VIOLONS DU ROY

## CONCERTS MONTRÉAL

**Mozart chez les Haffner**  
Symphonie n° 35 et Sérénade «Haffner» avec Pascale Giguère  
24 SEPTEMBRE 2007  
SALLE PIERRE-MERCURE

**Stabat Mater**  
De Vivaldi et Pergolesi avec Karina Gauvin et Robin Blaze  
30 OCTOBRE 2007  
SALLE POLLACK

**Magnificat**  
Dans le cadre du Festival Bach de Montréal, Karina Gauvin, Matthew White, Frédéric Antoun, Joshua Hopkins et La Chapelle de Québec  
4 DÉCEMBRE 2007  
ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE

**L'expérience Bartók**  
Jean-Marie Zeitouni dirige le Divertimento et la Musique pour cordes, percussions et célesta  
23 FÉVRIER 2008  
SALLE PIERRE-MERCURE

**Une schubertiade**  
Avec les voix d'hommes de La Chapelle de Québec et le pianiste Benedetto Lupo  
9 MARS 2008  
SALLE PIERRE-MERCURE

**Steven Isserlis et Haydn**  
Les concertos pour violoncelle de Haydn avec Steven Isserlis  
15 MAI 2008  
SALLE POLLACK

**ABONNEZ-VOUS**  
à 4, 5 ou 6 concerts de notre saison Montréal!

<b>Forfait QUATUOR</b>	GÉNÉRAL 160\$ AÎNÉ 144\$
<b>Forfait QUINTETTE</b>	GÉNÉRAL 190\$ AÎNÉ 170\$
<b>Forfait SEXTUOR</b>	GÉNÉRAL 216\$ AÎNÉ 192\$

**TARIF JEUNESSE\***  
50% DE RABAIS EN TOUT TEMPS SUR LE PRIX RÉGULIER DU BILLET OU SUR LE PRIX GÉNÉRAL DE L'ABONNEMENT.  
\*25 ANS ET MOINS SUR PRÉSENTATION D'UNE CARTE ÉTUDIANTE.

LES VIOLONS DU ROY  
LA CHAPELLE DE QUÉBEC  
BERNARD LABADIE  
violonsduroy.com

billetterie Articulée  
844-2172  
1 866 844-2172

SSQ Groupe financier • Québec • Le Devoir

Hydro Québec Présente

11 AOÛT  
SAMEDI, 11 AOÛT  
La Musique de chambre  
RENAUD CAPUÇON, violon  
ANTOINE TAMESTIT, alto  
FRANK BRALEY, piano  
SCHUBERT - BRUCH - MOZART  
Soirée de haute voltige!

15 AOÛT  
MERCREDI, 15 AOÛT  
Les Découvertes  
ANNE-JULIE CARON,  
marimba  
METHENY - LOZOWCHUK - TAKEMITSU -  
BACH - SCHUBERT - ABE - PIAZZOLLA -  
RAVEL - SAINT-SAËNS  
Découverte de l'année, Gala des prix Opus

16 AOÛT  
JEUDI, 16 AOÛT  
Les Concerts Jazz  
Industrielle Alliance  
TIGER OKOSHI, trompette  
TRIO LORRAINE  
DESMARIS

18 AOÛT  
SAMEDI, 18 AOÛT  
L'Art vocal  
LYNE FORTIN, soprano  
ESTHER GONTHIER, piano  
NIN - WOLF - BIZET - RAVEL - DELIBES -  
WEILL - STRAUSS - OBRADORS

BRUNCHES-MUSIQUE  
De 11h à 14h

12 AOÛT  
CAFÉ CELTIC,  
Musique irlandaise et celtique

19 AOÛT  
BAZIRKA, violon, contrebasse,  
percussion  
Musique du Monde

INFORMATION ET RÉSERVATIONS : 1 888-DFORGET / [www.domaineforget.com](http://www.domaineforget.com)

# DE VISU

## Les flammes d'une ville

Les casernes de pompiers sont peut-être à l'abri des flammes, elles peuvent néanmoins disparaître. Cette exposition, qui parle photo, architecture et histoire, le prouve.

### THIRTYSIX FIRE STATIONS

Yann Sérandour  
Galerie Monopoli, 181, Saint-Antoine Ouest,  
jusqu'au 4 septembre.

### JÉRÔME DELGADO

Installée dans une ancienne caserne de pompiers, la galerie Monopoli retrouve cet été des couleurs incendiaires. L'exposition estivale, mettant en valeur le travail conceptuel et photographique du Français Yann Sérandour, ramène au bercail, disons, les hommes en rouge. D'abord livre d'artiste, maintenant expo, *Thirtysix Fire Stations* propose une lecture inusitée de Montréal, de son histoire et de son urbanité, à travers le parcours de trente-six de ses postes de pompiers.

Jeune trentenaire, Yann Sérandour développe depuis quelques années un travail que l'on pourrait grossièrement qualifier de ready-made à grande échelle. Récupérant œuvres, publications et produits déjà existants, son approche de facture mimétique exploite le moindre interstice, mêle les cartes. Jouant au commissaire, il monta ainsi une exposition à Rennes, où il vit et travaille, qui dévoilait la relation complexe liant les artistes avec la culture du livre. *Un art de lec-*

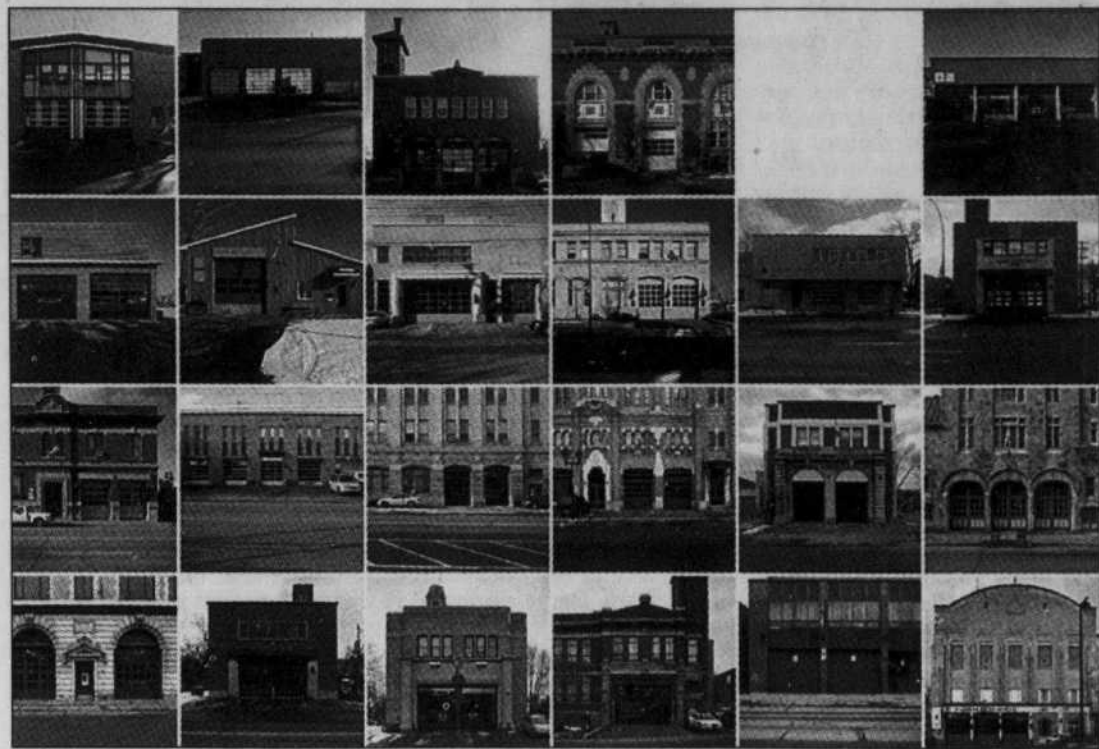
teurs réunissait en 2005 des créateurs aussi distants l'un de l'autre que Rodney Graham, Raymond Hains ou William Wegman, parmi d'autres.

Sans aucun doute, Sérandour participe aux actuelles réflexions autour de la citation. Son *Thirtysix Fire Stations*, lui, évoque le travail d'Ed Ruscha, qui se consacra pendant quinze ans à une série de livres photographiques proposant une nouvelle lecture du paysage urbain. Le *Twentysix Gasoline Stations* (1963) et le *Various Small Fires and Milk* (1964), parmi les quelques ouvrages mythiques de l'artiste californien, ont inspiré au Rennais son projet montréalais.

Photographiées uniformément et sobriement (vue frontale, plan général, éclairage naturel), les 36 casernes de Yann Sérandour offrent, certes, un survol d'une architecture bien particulière, qui ne cesse d'évoluer, du style victorien pour les plus anciennes à une simplicité toute relative pour d'autres. Elles parlent aussi de réaménagement urbain: la liste fournie en 1999 par la Ville de Montréal était devenue désuète en 2001 lorsque l'artiste a photographié ces lieux. Trois adresses ne correspondaient plus, trois cas devenus autant de pages blanches.

Aussi solide que le béton et la pierre, l'histoire est pourtant faite de trous blancs. C'est un peu ce que dit habilement le projet. Le temps et la contribution de tous et chacun pouvant remédier à ces lacunes, la galerie Monopoli récupère à son tour l'affaire. *Thirtysix Fire Stations* est non seulement devenue une expo, il est désormais accompagné de textes historiques, signés Joël le Saint-Laurent et offerts en archives volantes. Chaque visiteur peut ainsi composer sa propre histoire.

Collaborateur du Devoir



SOURCE GALERIE MONOPOLI

Quelques-unes des casernes de pompiers photographiées par Yann Sérandour, telles qu'elles apparaissent sur l'affiche de l'exposition *Thirtysix Fire Stations*. Les 36 casernes offrent un survol d'une architecture bien particulière, qui ne cesse d'évoluer, du style victorien pour les plus anciennes à une simplicité toute relative pour d'autres.

### EXPOSITION

## Armand Vaillancourt, top-modèle

### RENÉ VIAU

Dans la salle, des couples jeunes et d'âge mûr scrutent les sculptures. Des sportifs en maillot de soccer viennent de sortir. «Cela me fait penser à des

nids d'abeilles, à des alvéoles», dit une jeune femme vêtue d'un élégant sari. Évoquant aussi une grille, l'empreinte coulée de ce *Sans titre* de 1966 est pourtant celle d'un pneu. Ici l'ordinaire devient énigmatique. Trouvant les

mots pour décrire les œuvres, la médiatrice Elaine Labrie entraîne le groupe qu'elle anime vers la suite de l'expo. «Notre public, dit Elaine Labrie, est surtout constitué de nouveaux Québécois arrivant de tous les coins de la planète. Avec Vaillancourt, ceux-ci découvrent l'art québécois.» Responsable des expositions à la Maison de la culture Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension, Claude Morissette enchaîne. «Dans la sculpture québécoise, la figure de Vaillancourt est incontournable.» Il se réjouit de l'escalade que fait ici, grâce à lui, cette présentation itinérante, une production du Musée du Bas-Saint-Laurent. «Nous avons eu la primeur. L'ex-

position sera présentée une seule fois à Montréal.»

### Un monument

Armand le monument? Dans la rue, les gens le saluent. «Lâche pas Armand!» Héros culturel au fort capital de sympathie, Vaillancourt est resté populaire et médiatisé depuis la lointaine époque beatnik du début des années 60. Il faisait, avec sa tignasse, ses pantalons et sa marinière de cuir, la une du magazine *Perspective*. «Cheveuleuresque» et preux contestataire, on le retrouve sur un cheval, en armure blanche, défendant en 1971 la murale de Jordi Bonet au Grand Théâtre de Québec.

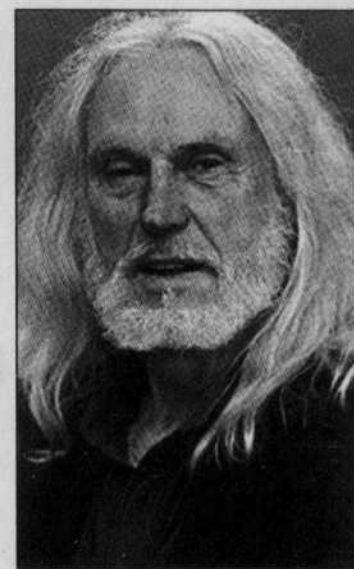
À 79 ans, «Armand» est aujourd'hui top-modèle. Il a blanchi. Ses cheveux et sa barbe christiques sont toujours longs. Visiblement en forme, il pose pour des photos de mode et des publicités. «Je le fais pour le fun.» Il est aussi le grand frère, le grand-père ou le père Noël, le confident et tout simplement l'ami de centaines d'enfants et d'adolescents à qui, aux quatre coins du Québec, il a donné des ateliers d'art plastique. Il faut dire que les enfants, il aime bien. Il a eu sept filles et un fils qui a aujourd'hui 14 ans.

Le bouillant sculpteur, qui n'a jamais voulu gommer les antagonistes, a même survécu au courant politiquement correct, même si d'une certaine façon son activisme n'en est pas si éloigné. A tel point que Vaillancourt est davantage connu pour ses convictions et l'image qu'il projette que pour ses œuvres.

Rectifiant le tir, la salle de Parc-Extension montre des photos de ses sculptures monumentales. Certaines pèsent 1500 tonnes. On voit ici beaucoup de fontes de bronze de petits formats plus classiques. Certaines sont coulées à partir de moules en mousse plastique. En bronze, *Le Chien du Québec* a longtemps fait la garde au carré Saint-Louis. Il y a des bois brûlés, des esquisses, des estampes, du papier fait main, quelques peintures, des assemblages et beaucoup «d'explorations».

### Un autre coup de gueule avec cela?

Selon la critique d'art John Grande, l'exposition dont il est le commissaire insiste sur le fait qu'aux yeux de Vaillancourt les clivages et les distinctions, celles entre l'art et la vie, entre l'art et la politique, mais aussi celles entre les différentes disciplines, n'existent pas. Chez cet instinctif, les formes surgissent comme autant d'actions, de performances, où tout explose en une irrépressible liberté. Elles se multiplient tandis que le sculpteur orchestre cet opéra de la



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Armand Vaillancourt: «Je ne peux pas détacher mon petit moi d'artiste des problèmes de la société.»

matière. Les incessantes mobilisations de ce créateur si prompt à chahuter et à secouer la cage correspondraient à ce besoin cathartique de débordement. Armes de destruction massive. Droits des autochtones. Irak. La torture. Bébé phoque. L'Afghanistan. Toutes les causes y passent. «Je ne peux pas détacher mon petit moi d'artiste des problèmes de la société», explique Vaillancourt.

Transdisciplinaire dès 1961, transformant une forêt de tubes métalliques en instruments musicaux, Vaillancourt a participé à cette époque aux spectacles de danse de Suzanne Verdol. Proche de la danse, Françoise Sullivan, signataire de *Refus global*, a appris la sculpture de la main de Vaillancourt. Elle se rappelle les fêtes données alors par Vaillancourt. Très allumé, ce dernier flambait à l'essence des billots de bois en plein Montréal. Ensuite, il farfouillait dans le feu à la façon d'un Vulcain pour retirer les rondins incandescents et en faire des sculptures. L'époque était aux premières performances.

«La compagnie d'Armand, Suzanne, poursuit Françoise Sullivan, préparait une performance avec Françoise Riopelle et Jeanne Renaud, pour lesquelles je dessinais le décor. Durant une répétition générale, Suzanne et Armand semblaient se quereller. Leur relation était orageuse et ils se sont séparés. Peu de temps après, Suzanne est apparue à un bal costumé pour l'Halloween à la Casa Pedro. Elle portait un long maillot blanc. Il était incrusté de fragments de miroirs brisés jaillissant du cœur.» Oui, Suzanne! Son aveuglante beauté allait un peu plus tard inspirer Leonard Cohen en une désormais sempiternelle, et si envoutante, rengaine.

Collaborateur du Devoir

### SCULPTURE DE MASSE

Armand Vaillancourt  
Maison de la culture  
Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension  
Michel  
Jusqu'au 6 septembre

**RIOPELLE** PAPIERS GÉANTS  
et **VISAGES D'AFRIQUE**  
STATUAIRE ANCIENNE  
D'AFRIQUE SUBSAHARIENNE  
jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre 2007

WWW.GALERIESIMONBLAIS.COM

### CONFÉRENCE / EXPOSITION

Découvrez une galerie unique  
à moins d'une heure de Montréal



Manifeste Prisme d'Yeux  
Oeuvres de Bellefleur et Pellan  
Dimanche le 12 août à 14h00

5, rue River, Stanbridge East, Qc - (514) 249-5837  
www.relaisdesarts.com



### MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

07  
É t é

Lisette Model  
Organisée et mise en tournée  
par le Musée des beaux-arts  
du Canada  
20 mai - 6 août

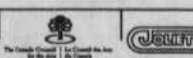
Marie-Claude Pratte  
H.A.C.  
(histoire de l'artiste contemporain)  
13 mai - 2 septembre

Eric Simon  
Portraits séquentiels  
20 mai - 2 septembre

Eadweard Muybridge  
L'intuition du photographe  
20 mai - 2 septembre



145, rue Wilfrid-Corbeil  
Joliette (Québec) CANADA  
(450) 756-0311  
www.musee.joliette.org  
Sept. à juin : mercr. au dim. 12 h à 17 h  
Juil. et août : mardi au dim. 11 h à 17 h



Musée des beaux-arts National Gallery  
du Canada of Canada

INTERNATIONAL D'ESTAMPE  
BIENNALE  
à Trois-Rivières  
DU 17 JUIN AU 2 SEPTEMBRE 2007  
AVIS IMPORTANT:  
COEURS SENSIBLES, NE PAS S'ABSTENIR  
infos: biecv3r.net  
biec\_tr@yahoo.ca  
http://sites.rapidus.net/biennale.trois-rivieres

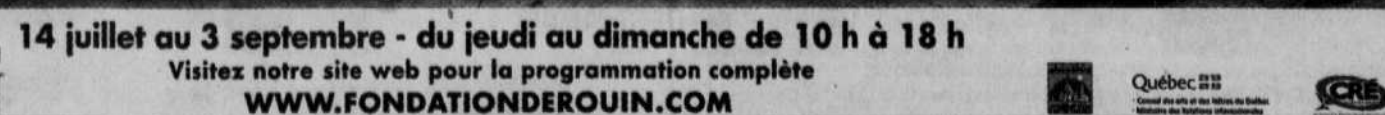
Les beaux détours  
CIRCUITS - CULTURELS  
Dernière chance!  
25 août - LES PAYSAGES DE RENOIR à Ottawa  
3 novembre - trois grandes expositions  
au MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC!  
Quelques places seulement!  
www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

### SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART IN SITU 2007 VAL-DAVID

FORUM ART ET PUBLIC NE MANQUEZ PAS AUJOURD'HUI  
11 AOÛT À 14 H  
« L'art et la médiatisation » avec  
JACQUES GIRALDEAU présenté par l'ONF

18 ET 19 AOÛT  
DOMINIQUE CHARBONNEAU et ses invités  
• 18 août : SOIRÉE « MANIFESTIVE » animé par ALEXIS MARTIN, comédien, auteur et metteur en scène

14 juillet au 3 septembre - du jeudi au dimanche de 10 h à 18 h  
Visitez notre site web pour la programmation complète  
WWW.FONDATIONDEROUIN.COM



# Cinéma



Entrevue avec Zabou Breitman

## La marginalité, porte ouverte sur l'universel

ODILE TREMBLAY

Zabou Breitman entretient depuis son plus jeune âge des rapports intimes avec le Québec. Sa mère, Céline Léger, actrice et danseuse, était Montréalaise. Son père, le Français Jean-Claude Deret, joue en plus d'écrire des scénarios.

Élevée en France, soit, mais avec des visites répétées à la parenté québécoise chaque année jusqu'à l'âge de dix ans, sur fond de hockey et d'hivers glacés: «Par la suite, on a manqué d'argent pour voyager.»

Elle se targue d'avoir été conçue à Montréal durant une grève d'acteurs, à vingt degrés sous zéro, se sent un peu d'ici et cresse le projet de tourner le film *Sky*, d'après un scénario de Chantal Cadieux, au Québec, dans la ville de Richmond.

Cette semaine, Zabou Breitman vient pourtant dans nos parages pour lancer son dernier film, pur Hexagone: *L'Homme de sa vie*, une histoire sur le trouble amoureux et les gouffres émotifs que chacun recèle en soi, tourné dans la région riante de la Drôme. Charles Berling y incarne un homme écorché, homosexuel, qui s'éprend de son voisin de campagne (Bernard Campan), pourtant père de famille amoureux de sa femme (Léa Drucker). L'émoi réciproque sera vécu jour après jour devant une épouse impuissante.

On devait à Zabou Breitman le très émouvant *Se souvenir des belles choses*, où Isabelle Carré jouait une jeune femme frappée par la maladie d'Alzheimer, film qui reçut une pluie de Césars en 2003. Mais Zabou Breitman s'était d'abord fait connaître comme actrice. Depuis le milieu des années 80, on l'a vue dans une foule de films, dont *La Crise* de Coline Serreau, *Tenue correcte* exigée de Philippe Lioret, *Le Parfum de la dame en noir* de Bruno Podalydès, etc. Elle fait en France des mises en scène de théâtre depuis 2002. «Non, jouer ne me comblait pas», dit-elle. En fait, comme bien des enfants acteurs, elle s'était rêvée autre: prof d'anglais, monteuse, journaliste. «Tout sauf ça!» Zabou joue quand même (dernièrement aux côtés de Marc-André Grondin dans *Le Premier Jour du reste de ta vie* de Rémi Bezançon), mais réalise et scénarise ses films, pratique également la photographie.

«Oui, le fait d'être actrice aide à diriger ses acteurs. On sait quand il freine, quand il se sent mal à l'aise. On possède le vocabulaire de l'emploi.»

Dans ses films, à ses yeux, aborder la marginalité

est constituée une porte ouverte sur l'universel. «En touchant à la marginalité [dans *L'Homme de sa vie*, c'est l'homosexualité], on ratisse plus large, on se penche profondément sur la position des personnages face à l'amour. Qui occupe la première place dans le cœur de chacun? L'homosexualité du personnage de Berling constitue un alibi. Il permet de se situer entre le trouble et la mise au point, de créer un déséquilibre. Tout le monde restera en plan: la femme, le mari, le voisin amoureux. Pour eux, pas de réponses, pour le spectateur non plus. Être en marche, c'est vivre en déséquilibre.»

### La nature

Zabou, au sein de sa famille d'artistes, s'est initiée très tôt à la poésie, au symbolisme, des éléments très présents dans ses films. Ses décors parlent et parfois rêvent. «La nature est primordiale dans *L'Homme de sa vie*, dit-elle. Les gens deviennent tout petits face à elle. La beauté de la nature possède un côté arrogant sur lequel se heurte le désespoir.»

Elle apprécie les scènes très écrites, très chorégraphiées, aime répéter avec les acteurs, puis les jeter dans le bain au tournage. «Mais une fois les segments mis bout à bout, rien ne levait dans *L'Homme de sa vie*. Le liant manquait. Il a fallu jouer sur les pauses, les silences, étirer ici, appuyer là. Le personnage féminin a gagné en importance, avec ce profil de retenue, de demi-teintes, qui comprend tout mais refuse les voies de la colère. Mon film est un vrai tango à trois. Au centre: le personnage de Charles Berling, un être qui aime plaire, un sensuel, qui fuit les vraies questions et se voit rattrapé par elles. Il tombe comme une mouche quand les sentiments entrent en jeu.» La cinéaste se dit impressionnée par le professionnalisme de Berling. «Il a perdu sept kilos pour le rôle, faisait trois, quatre heures de sport par jour.»

Zabou est consciente que son film, qui possède des zones d'ombre, se voit réinterprété par chaque spectateur qui en fait sa propre lecture, et même recrée l'histoire à sa guise.

Elle écrit un nouveau scénario avec la scénariste de *L'Homme de sa vie*, Agnès de Sacy, d'après *Je l'aimais* d'Anna Gavaldà, se prépare à adapter pour le théâtre les documentaires de Raymond Depardon *Urgences* et *Faits divers*. Entre autres projets, «J'aimerais avoir dix vies pour accomplir tout ce dont je rêve.» résume-t-elle.

Le Devoir



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Zabou Breitman. Son film *L'Homme de sa vie*, variation sur le trouble amoureux avec un Charles Berling au meilleur de sa forme, sort sur nos écrans vendredi prochain.

## Le courage d'un cinéaste

### L'IMMEUBLE YACUBIAN

Réalisation: Marwan Hamed. Scénario: Waheed Hamed, d'après le roman d'Alaa El Aswany. Avec Adel Imam, Youssa, Nour El Sherif, Issad Younis, Ahmed Bedeir, HEND SABRY, Khaled El Sawy, Khaled Saleh, Ahmed Rateb, Somaya El Khashab, Abd Raboh, Mohamed Imam. Image: Sameth Selim, Musique: Khaled Hammad.

ODILE TREMBLAY

L'aventure est née d'abord d'un phénomène d'édition. Le roman *L'immeuble Yacoubian*, d'Alaa El Aswany, s'est vendu comme des petits pains chauds en Égypte et dans le monde arabe (100 000 exemplaires en quelques mois) avant d'être traduit en plusieurs langues. Le film de Marwan Hamed (très proche du livre), sorti l'an dernier, a suivi la même lancée, récoltant un succès identique (suscitant aussi la controverse). Son budget était le plus élevé du cinéma égyptien (3,5 millions de dollars) et les producteurs ont pris des risques.

L'histoire, qui part du microcosme d'un immeuble au Caire pour brosser un portrait de la société égyptienne, a brisé là-bas bien des tabous. Ceux de l'homosexualité, des injustices collées aux différentes classes sociales, des misères de la condition féminine, de la corruption, etc. Ajoutez au tableau des thèmes la montée de l'islamisme, les entraves de la loi à une sexualité libre, les aspirations à la modernité mêlées aux nostalgies des époques de gloire nationale révolues, la crise endémique du logement au Caire, etc.

On pénètre donc dans l'immeuble Yacoubian, érigé en 1930 et qui abritait jadis une clientèle sélecte et prospère. Il s'est dégingué plus tard, à l'image de la ville, et toutes les classes sociales s'y retrouvent à des étages divers, les plus pauvres ayant investi le toit de l'immeuble alors que le fils sexagénaire d'un ancien pacha y vit de ses rentes en courant les jupons.

### Traitement lourd

Le film, qui dure près de trois heures, possède les mêmes mérites que le livre. Le scénario bien tissé, dans lequel chaque personnage trouve sa place, prend la société égyptienne aux ouïes sans s'autocensurer, ce qui constitue là-bas un tour de force.

Le traitement cinématographique est pourtant bien lourd (musique assénée, traitement visuel de miniserie). On est loin d'un septième

art de finesse. Le cinéaste Marwan Hamed se révèle en cela tributaire d'une tradition cinématographique égyptienne aux démonstrations appuyées souvent à gros traits.

Ce qui n'enlève pas à *L'immeuble Yacoubian* l'efficacité de sa charge. Des tiraillements politiques, des cadenas posés sur l'amour et la sexualité, on voit germer les ferments de la révolte, la montée du fondamentalisme, entre autres, illustrée par le destin d'un jeune homme que ses humbles origines empêchent de devenir policier et qui se laisse embobiner par les discours religieux des barbus.

Adel Imam, acteur légendaire aux 118 rôles, incarne avec puissance un vieux beau qui a connu Paris, possède de belles manières, se damne pour le moindre jupon et, malgré ses faiblesses, garde un raffinement devenu désuet dans un monde où tout se marchande. Avec plusieurs rôles principaux entrelacés, la distribution est inégale,

mais Khaled El Sawy, qui incarne un journaliste homosexuel, surnage aussi du lot par sa présence semi-diaabolique. Sinon, bien des caricatures de jeu se sont donné rendez-vous. À commencer par Issad Younis en sœur hystérique du don Juan vieillissant, qui conjure sa perte, et Bassem Samra, le jeune homme séduit par le journaliste homosexuel, à la prestation rigide de bout en bout.

Malgré sa durée, cette fresque aux couleurs parfois criardes n'en finit pourtant pas d'impressionner par sa portée. Le politicien corrompu (Nour El Sherif), la jeune fille pure qui finit par envoyer sa vertu valser au-dessus des moulins (Hend Sabry, touchante), chaque personnage symbolise un drame du Caire. Phalocratie, polygamie, pouvoir de l'argent, violence.

Par-delà un traitement cinématographique plombé, *L'immeuble Yacoubian* en révèle davantage sur la société égyptienne que bien des exposés politiques. On salue ici le

courage et la vérité du propos davantage qu'un art de cinéaste...

Le Devoir

## ARCHAMBAULT PALMARÈS DVD

Nouveaux des ventes : Du 21 juillet au 6 août 2007

- 300
- À VOS MARQUES... PARTY!
- MARTIN MATTE Histoires vraies
- DIRTY DANCING
- HOT FUZZ
- STARGATE SG-1 Complete Season 10
- LE PROCÈS DE NUREMBERG
- BABYLON 5 The Lost Tales
- RUSH HOUR
- PATRICK NORMAN Tu peux frapper à ma porte
- PERFUME: STORY OF A MURDERER
- PASSE-PARTOUT Coffret 2
- ZODIAC
- THE SECRET
- COFFRET PIERRE RICHARD 2
- COMING TO AMERICA
- THE NUMBER 23
- MA FILLE, MON ANGE
- DIEUDONNÉ 1905
- PASSE-PARTOUT Coffret 1

COMPÉTITION OFFICIELLE LOCARNO 2007 SÉLECTION OFFICIELLE TORONTO 2007

LES FILMS SÉVILLE PRÉSENTE UNE PRODUCTION ACPAV

**GUYLAINE TREMBLAY GUY JODOIN**

UN FILM DE **BERNARD ÉMOND**

PRODUIT PAR **BERNADETTE PAYEUR**

Contre toute **Esperance**

DU RÉALISATEUR DE LA NEUVAINÉ

À L'AFFICHE DÈS LE 17 AOÛT

www.cinemaduparc.com

5 AOÛT 1962, EST-CE UN SUICIDE, UN ACCIDENT OU UN MEURTRE ? 45 ANS PLUS TARD, ON SE POSE TOUJOURS LA QUESTION...

UNE RÉTROSPECTIVE À SON MEILLEUR **Marilyn Monroe**

11 AU 16 AOÛT TOUS LES DÉTAILS SUR NOTRE SITE INTERNET

L'ACTRICE LA PLUS POPULAIRE QUE LE CINÉMA AIT JAMAIS CONNUE. LE MEILLEUR DU CINÉMA AMÉRICAIN DES ANNÉES 50 QUI N'A PAS VIEILLI, TOUJOURS ACTUEL PAR LE JEU ET LA PRÉSENCE DE MARILYN. ELLE ÉTAIT EN AVANCE SUR SON TEMPS.

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-281-1900 LA CINÉ-CARTE DU PARC, 8 FILMS POUR 40\$

Quinzaine des réalisateurs - Cannes 2006

«Haut la main le meilleur film français de l'année.» Jean-Marc Lalanne, *Les Inrockuptibles*

Romain Duris Louis Garrel

**DANS PARIS**

UN FILM DE CHRISTOPHE HONORÉ

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ! EX-CENTRIS

40 ans après Belle de jour de Luis Buñuel...

Belle TOUJOURS un film de Manoel de Oliveira

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE! EX-CENTRIS

# Cinéma

## Les virilités de l'ombre

### LES 3 P'TITS COCHONS

Réalisation: Patrick Huard. Scénario: Pierre Lamothe et Claude Lalonde. Avec Claude Legault, Guillaume Lemay-Thivierge, Paul Doucet, Sophie Prigent, Julie Perreault, Isabel Richer, France Castel, Mahée Paiement. Image: Bernard Couture. Musique: Stéphane Dufour.

### ODILE TREMBLAY

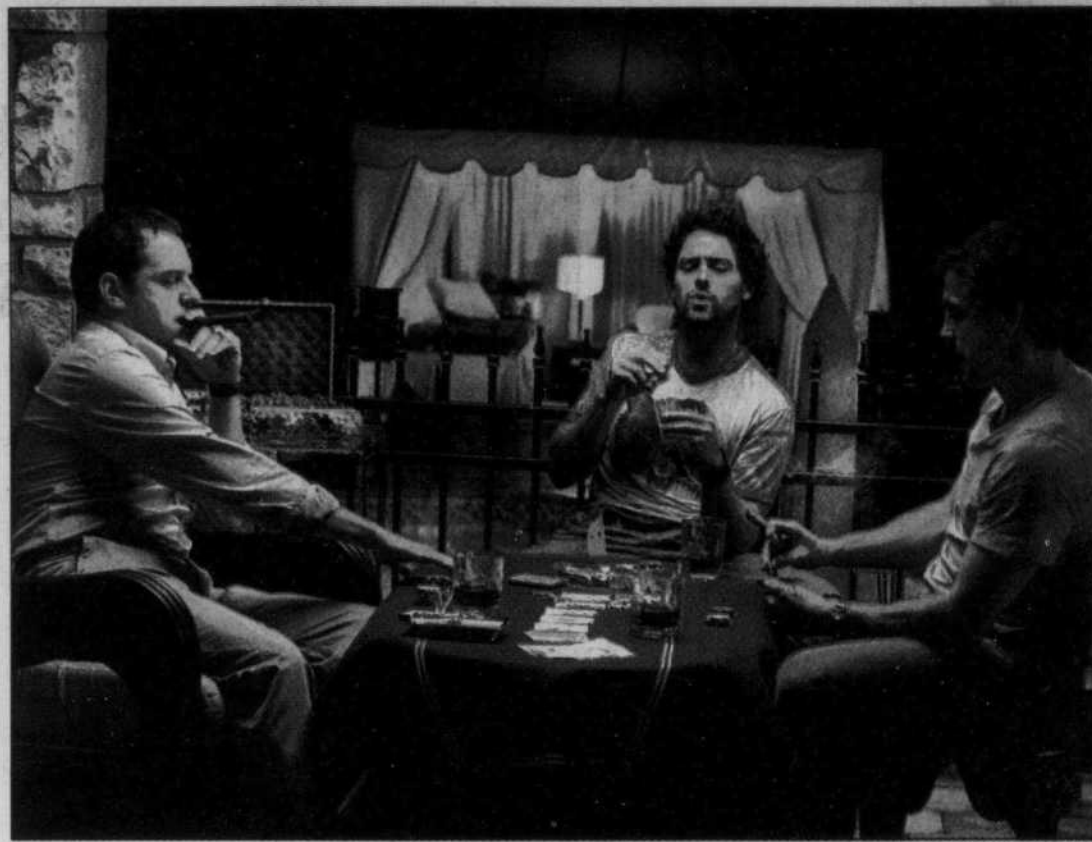
Le film ne démarre pas si mal. Avec un séduisant trio de frères au chevet de leur mère comateuse. Traditionnellement, le cinéma québécois n'a pas été très flatteur en-

vers le sexe masculin (souvent écorché, avec une foule de profils bas). Ici, une brochette de beaux acteurs ne fait de mal à personne. En plus, au départ, malgré une réalisation boiteuse, les rôles ne sont pas si mal campés et les répliques s'enfilent assez bien. On se retrouve devant une comédie québécoise grand public plus ambitieuse que prévu (moins cliché que *Bon cop, bad cop*, scénarisé par Huard), avec un propos sur l'infidélité qui mérite d'être énoncé. Que le film *Les 3 P'tits Cochons* ne tienne pas ses promesses initiales est d'autant plus regrettable que le film possède un certain potentiel, côté ton, thème et histoire.

Le conte des *Trois Petits Cochons* constitue une métaphore heureuse pour un trio d'hommes: place à celui qui possède une maison de paille, le plus susceptible de tromper son épouse: Mathieu (Claude Legault). Puis au propriétaire de la maison de bois, Christian (Guillaume Lemay-Thivierge), qui hésite avant de sauter le pas. Enfin, place au prétendument fidèle comme un roc, Rémi (Paul Doucet), à la riche maison de pierre.

Quelques bonnes idées sont sur la table. Le trio masculin est bien campé par le trio d'acteurs (surtout par Guillaume Lemay-Thivierge, si charismatique), mais le scénario laisse moins de chance aux figures féminines, qui manquent d'épaisseur. Celle d'Isabel Richer, avec quelques demi-teintes, peut encore se défendre, mais Mahée Paiement, dans la peau de la blonde qui séduit le premier «petit cochon», possède un profil caricatural hypersexualisé qui ne peut déboucher sur la moindre émotion. Les autres épouses (Sophie Prigent et Julie Perreault) héritent de partitions froides ou inconsistantes, qui les empêchent d'habiter leurs personnages.

France Castel, en mère plongée dans le coma, aurait pu constituer le déclencheur des meilleurs gags. Certaines scènes à caractère fantastique la mettent en scène, mais elles sont bien trop courtes et éparpillées. Cette figure maternelle mal exploitée empêche le film de s'élever au-dessus de lui-même, d'aborder des rivages vraiment symbolistes, de fournir à Huard



SOURCE CHRISTAL FILMS

Le trio masculin des *3 P'tits Cochons* est bien campé par le trio d'acteurs composé de Claude Legault, Guillaume Lemay-Thivierge et Paul Doucet.

une signature personnelle. Le comédien-humoriste en est à sa première réalisation et ne fait guère d'étincelles sur ce plan; son directeur photo non plus. Rares sont les scènes vraiment bien cernées. L'éclairage laisse souvent à désirer.

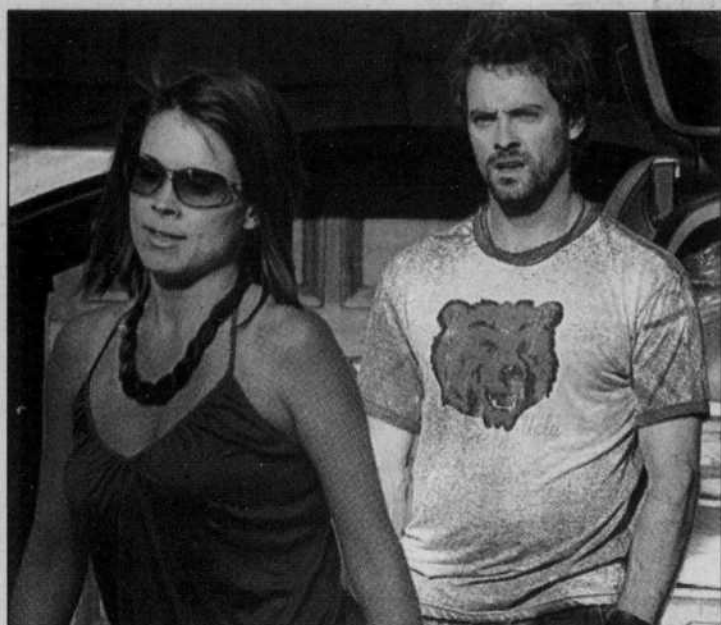
Surtout, trop de coupes se perdent au montage. Plus le film

avance, plus les scènes s'éternisent sans raisons et moins les gags atteignent leur cible. Une histoire d'époux jaloux à propos de Christian, qui s'offre des séances de cybersexe avec sa femme, tombe complètement à plat.

Le burlesque du personnage n'arrive guère à se marier avec

le ton d'ensemble, au comique plus nuancé. Il y a quand même de bons moments, le dénouement inattendu se révèle très drôle et le trio masculin tient la route. Dommage qu'autour de ce noyau viril n'évoluent que des ombres...

Le Devoir



SOURCE CHRISTAL FILMS

Julie Perreault et Guillaume Lemay-Thivierge dans *Les 3 P'tits Cochons*

## L'inaccessible étoile

### STARDUST (STARDUST: LE MYSTÈRE DE L'ÉTOILE)

De Matthew Vaughn. Avec Charlie Cox, Claire Danes, Michelle Pfeiffer, Robert De Niro, Peter O'Toole, Sienna Miller. Scénario: Jane Goldman, M. Vaughn, d'après le roman illustré de Neil Gaman et Charles Vess. Image: Ben Davis. Montage: Jon Harris. Musique: Ilan Eshkeri. États-Unis-Grande-Bretagne, 2007, 125 min.

### MARTIN BILODEAU

Rien ne ressemble moins à *L'ayer Cake*, premier long mé-

trage de Matthew Vaughn, que *Stardust*, son second. Et pour cause: après un thriller prosaïque et noir avec ange blond à la proue (Daniel Craig, dans le rôle qui lui a ouvert le chemin du Bond dieu), le cinéaste anglais de 36 ans nous propose un film poétique et lumineux, imparfait et même parfois gauche, porté toutefois par une plastique admirable et quelques performances d'acteurs, dont celle, déjantée et lumineuse, de la trop rare Michelle Pfeiffer.

C'est aller contre l'axe dramatique de l'histoire que de commencer par elle, bonne troisième au générique. Disons tout de même qu'elle campe une sorcière

plusieurs fois centenaire, fanée et chauve, à qui le cœur d'une étoile rendrait sa jeunesse. En voilà une, justement, que la vilaine n'est cependant pas la seule à avoir vue tomber du ciel. Dans le royaume fantastique de Stormbolt, au loin, les fils du roi mourant (le toujours excellent Peter O'Toole), qui ont assisté à la chute de l'étoile, ont reçu l'ordre de retrouver le pendentif que celle-ci porte autour de son cou afin de pouvoir monter sur le trône. Dans le village de Wall, un jeune magasinier (Charlie Cox) a promis de la rapporter à celle qu'il aime (Sienna Miller) afin de gagner son cœur. Vous aurez compris à ce stade que ladite étoile a la forme d'une jeune fem-

me (Claire Danes), sorte de princesse Fiona à la recherche du fil de son destin.

Entre les aventures de Jules Verne, les délires de Terry Gilliam et le souvenir évoqué des *Sorcières d'Eastwick* (au dernier acte, avec une Michelle Pfeiffer en feu), le scénario avance par à coups, entremêlant ses trois récits parallèles. Pour le jeune héros, premier à avoir trouvé l'étoile (il la conduit chez elle), il prend la forme d'une odyssée initiatique. Pour les princes fratricides, il se présente comme un jeu de pouvoir. Pour la sorcière et ses deux misérables sœurs fanées par l'âge, il apparaît comme une course à obstacles.

L'assemblage n'est pas toujours heureux, les transitions grincant à l'occasion et l'intrigue piétine plus d'une fois en cours de route. Mais le plaisir de *Stardust* réside plutôt dans sa plastique surannée et naïve, qui rappelle ici les films de pirates ou les contes de fées, là *Le Village* de Shyamalan ou les vieilles adaptations en Technicolor de Verne (*Vingt-mille lieues sous les mers*, *Le Tour du monde en 80 jours*, etc.). En épaississant délibérément le trait, en fondant les nombreux effets spéciaux dans la toile plutôt qu'en les grossissant pour épater l'œil, le film atteint un point d'équilibre en phase avec son sujet: la proximité des mondes réel et imaginaire, fantastique et naturaliste,

et la peur que cette proximité engendre des deux côtés de la barrière. Cette peur est d'ailleurs symbolisée par la brèche dans le mur séparant les mondes féerique de Stormbolt et ordinaire de Wall, gardée par un vieillard avec la même diligence que celle des échevins du *Village* interdisant l'accès à la forêt.

Un faux pas à signaler en terminant: Robert De Niro en pirate folle, qui nous fait rire, puis rire jaune, puis plus du tout, au gré d'un numéro de cancan dont la folie manque singulièrement de classe. Le contraste est d'autant plus frappant que *Stardust* est, pour le reste, un modèle d'élégance.

Collaborateur du Devoir

«... TRÈS ÉMOUVANT...»  
- JÉRÔME PROVENCAL, LE MONDE

«... UN FILM ATTACHANT  
FORMIDABLEMENT INTERPRÉTÉ...»  
- FRANÇOISE MAUPIN, LE FIGAROSCOPE

## L'homme de sa vie

Bernard Campan Charles Bertling Léa Drucker Un film de Zabou Breitman

www.lhommedesavie.com

**AU CINÉMA DÈS LE 17 AOÛT**

WWW.CHRISTALFILMS.COM

★★★★★  
POSITIF, LES CAHIERS DU CINÉMA

«Un tour de force!»  
POSITIF

«Un film d'époque servi par un texte magnifique.  
Un film d'une grande beauté.»  
Le Journal du Dimanche

«Un coup de maître ! Un film sur la passion dévorante, l'affranchissement des femmes et la puissance du désir.»  
ELLE (France)

FESTIVAL DE CANNES  
SÉLECTION OFFICIELLE  
COMPÉTITION

Asia ARGENTO  
Fu'ad AIT AAITOU  
Roxane MESQUIDA

## Une vieille MAITRESSE

un film de Catherine BREILLAT

**À L'AFFICHE**  
EN EXCLUSIVITÉ AU CINÉMA

EX-CENTRIS métropole

★★★★★  
«Une remarquable fresque cinématographique.»  
Première

«Un grand film splendide qui n'a pas fini de marquer les esprits.»  
Le Journal du Dimanche

«Très attachant et émouvant. À découvrir!»  
Le Nouvel Observateur

## L'IMMEUBLE YACOUBIAN

un film de Marwan Hamed

D'après le best-seller de Alaa El Aswany

version originale avec sous-titres français

EX-CENTRIS métropole

version originale avec sous-titres anglais

SHERBROOKE LE CLAP CINÉMA DU PARC